

Chronique ordinaire d'une alcoolisation festive.

Les 16-21 ans

NO-NOS LIMIT(ES) !



Présentation de l'équipe de recherche

Marie-Xavière AUBERTIN : Etudiante à l'Université de Versailles-Saint-Quentin-en Yvelines. Elle prépare deux Masters 2, un de recherche en sociologie et un autre professionnel spécialité développement social urbain et action publique. Elle poursuit des recherches sur des groupes marginalisés et les professions du social puis sur la gestion publique des festivals.

Thierry MOREL : Sociologue, chargé de cours à l'Institut de Travail Social de Clermont-Ferrand. Il travaille depuis une dizaine d'année sur les espaces publics et poursuit ses recherches sur les usages et les pratiques de la jeunesse ordinaire. Il a participé à de nombreuses consultations sur ces thématiques. Il a été le coordonnateur de cette étude et le rédacteur de ce rapport.

ORIGINE ET PRESENTATION DE CETTE ETUDE

Une histoire, un contexte

Dans le cadre de sa mission éducative de prévention la Direction de la jeunesse, de l'éducation populaire et de la vie associative (DJEPVA) a souhaité poursuivre son action en s'interrogeant sur la consommation excessive d'alcool par les jeunes.

A ce titre, la DJEPVA a lancé un appel à projets national en direction des associations agréées « jeunesse et éducation populaire » sur cette problématique.

Une commande

Parallèlement à ces actions de prévention la DJEPVA décide de mettre en œuvre une « étude sociologique qualitative », un verbatim, abordant la question récente du binge drinking et propose à l'INSERM de mener une étude quantitative pour approfondir ce phénomène.

Le verbatim a été confié à Thierry Morel et à Marie-Xavière Aubertin, chargés de mener le recueil de parole et la rédaction de ce rapport.

Pendant la réalisation de ce projet un comité de pilotage a été constitué pour définir les grandes orientations en matière de méthodologie, ainsi que pour valider les principaux résultats lors des étapes stratégiques.

Ce groupe était composé de :

- Marie Choquet, épidémiologiste, directeur de recherche à l'INSERM.
- Mirentchu Bacquerie, directrice générale de l'École des Parents et des Éducateurs, Île-de-France.
- Brigitte Cadéac, directrice du service téléphonie sociale de l'École des Parents et des Éducateurs, Île-de-France.
- Soraya Berichi, DJEPVA.
- Jean-Paul Thomas, Université Paris XII.
- Samir Toubal, responsable du département Études et Statistiques, École des Parents et des Éducateurs, Île-de-France.

La commande ne portant pas sur des propositions d'organisations, sur des préconisations, celles-ci ne sont pas abordées ce rapport. Ceci étant, des pistes de réflexions sont présentes tout au long de cette étude et seront approfondies dans la conclusion.

Remerciements

Nous souhaitons remercier toutes les personnes qui ont bien voulu accepter d'être interrogées et de partager leur expérience directe, toutes les associations qui nous ont reçues et qui nous ont consacré un temps précieux.

Nous remercions également tout particulièrement l'association Léo Lagrange des Pays de la Loire pour sa mobilisation et son accueil ainsi que tous les professionnels rencontrés.

Enfin un grand merci à tous les jeunes qui ont bien voulu sacrifier un peu de leur temps pour venir parler librement de leur consommation d'alcool et de bien d'autres choses. Qu'ils trouvent ici la retranscription fidèle de ce qu'ils sont, de ce qu'ils pensent, de ce qu'ils veulent.

TABLE DES MATIERES

<u>Introduction générale</u>	6
▪ L'origine de la recherche	
▪ L'idée : un verbatim	
▪ Méthode et terrain	
▪ Les entretiens	
<u>Présentation de la population</u>	10
▪ Les associations.....	10
▪ Les adultes.....	11
▪ Les jeunes : figure de la jeunesse ordinaire.....	13
<u>CH. I. La parole des adultes</u>	
<u>I. Jeunes et alcool la construction d'un discours paradoxal</u>	15
<u>A. Le discours commun : « C'est alarmant ! »</u>	18
○ « de plus en plus.....	19
○ ...de plus en plus vite,.....	20
○ ...de plus en plus tôt... ».....	20
<u>B. Le discours « savant ». Des explications justificatives</u>	21
1) La tentation anthropologique :	21
○ « En France, boire c'est culturel ».....	22
○ « Ailleurs aussi... ».....	23
○ « Le poids de la culture régionale : le vin, la bière, le cidre, le Ricard... la vodka, le whisky, la téquila »...24	
○ La mondialisation du boire : le Spring Break.....	24
○ Les rites de passage.....	25
2) La tentation psychologique :	26
○ L'adolescence.....	26
○ La transgression.....	26
○ Le mal être, les problèmes, l'ennui.....	26
3) La tentation sociologique :	27
○ « La faute des parents ».....	27
○ « La pression du social, du scolaire ».....	28
○ « L'urbain, le rural, le périurbain ...le jeune des cités, le chasseur... ».....	28
4) La tentation scientifique :	30
○ Les statistiques.....	30
○ Le médical, les experts de la santé.....	31

C. <u>Le discours empirique :</u>	31
○ « Une visibilité accrue ».....	31
○ « La fin d'un tabou ».....	32
○ « Une polyconsommation ».....	32
○ Augmentation de la consommation chez les filles.....	33
○ La fête, le plaisir.....	34
D. <u>Le discours pragmatique : « Faut pas dramatiser »</u>	34
○ « Ce n'est pas si inquiétant que ça ».....	35
○ « Un problème nouveau ?.....	35
○ « De mon temps nous aussi... ».....	35
○ « Les jeunes ne sont pas tous des toxicomanes ».....	36
○ Ni banalisation, ni dramatisation.....	36
II. <u>La question de l'excès</u>	37
<u>A. NO LIMIT » où l'âge de la déraison</u>	37
○ « Jusqu'à plus soif ... ».....	37
○ « Ils ne sont pas raisonnables ».....	38
○ « Ils n'ont pas, plus de limite ».....	38
○ « Ils ne se rendent pas compte ».....	38
<u>B. La prise en compte de l'excès où comment ne pas moraliser un problème moral ?</u>	39
○ Le bien boire.....	39
○ « Faire la fête, un peu mais pas trop ».....	40
○ « Le plaisir est-il moral ? ».....	40
○ L'exemplarité de l'adulte « fais ce que je dis, ne fais pas ce que je fais ».....	40
<u>C. Prévenir l'excès</u>	41
○ La prévention mis en mots : prévenir, réduire, accompagner les risques.....	41
○ Prévenir : un sens de l'engagement.....	42
○ « Boire ou conduire il faut choisir ».....	43
III. <u>BINGE DRINKING ? Vous avez dit binge drinking !</u>	44
<u>A. Un sens bien singulier pour une définition plurielle</u>	46
○ Absence de signification.....	46
○ Que cache ce terme ?.....	46
○ Des représentations multiples.....	47
○ Le rôle des médias dans la diffusion d'image de binge rincer.....	47

- « Choses vues, choses dites, c'est entendu, le phénomène existe bel et bien ».....48

CH. II LA PAROLE DES JEUNES

I. <u>Ce qu'ils nous disent</u>	52
A. <u>Constats et paradoxes</u>	52
B. <u>Raconte-moi ta dernière soirée</u>	54
C. <u>Où ? comment ? Pourquoi ? Combien ?</u>	55
D. <u>La fête, l'ivresse, l'alcool</u>	60
E. <u>Les autres consommations : cocaïne, LSD, taz...et Red Bull</u>	61
F. <u>Les parents : exemple à suivre ou à ne pas suivre</u>	61
G. <u>Les filles</u>	63
H. <u>Avoir 18 ans</u>	64
II. <u>Comment nous le disent-ils ?</u>	65
A. « <u>Se lâcher</u> ».....	65
B. <u>Les maux du boire</u>	66
C. « <u>Vomir ses tripes</u> ».....	66
D. <u>Les jeux du boire. Les shooter</u>	67
E. <u>Binge drinking ? Speed drinking?</u>	69
III. <u>Ce qu'ils en disent</u>	71
A. <u>Les risques du boire : le coma éthylique, le trou noir, violences, agressivité</u>	71
B. « <u>La prévention, ça sert à rien !</u> ».....	73
C. <u>Prévention routière, « Boire ou conduire, on a choisi, on dort sur place !</u> ».....	74
D. <u>Souci de soi, souci de l'autre</u>	75
E. <u>Leur prévention : nouveaux phénomènes, nouvelles organisations</u>	76
IV. <u>L'apprentissage ou la perception des effets</u>	77
A. <u>La première soirée, « Souvenirs mémorables... »</u>	77
B. <u>La première cuite, « On a été malade »</u>	78
C. <u>Gérer, durer, ne pas vomir... Boire, s'hydrater, manger ou la réduction des risques</u>	79
D. « <u>J'arrête !</u> ».....	80
V. <u>Nos limites ! L'âge de raison</u>	81
A. « <u>Je connais ma limite</u> ».....	81
B. « <u>Je ne suis pas un alcoolique!</u> ».....	82
C. <u>L'entrée dans la carrière : la perte de soi (l'oubli de soi)</u>	83
<u>Conclusion</u>	85

Introduction générale

Toute recherche s'inscrit dans une histoire, dans des rencontres, dans des moments qui marquent les chercheurs et qui pourtant n'apparaissent que rarement dans l'écriture finale du rapport. Celui-ci présente le choix inverse et insiste sur ces moments, sur ces petits riens constitutifs où le chercheur recueille d'abord une parole, puis un discours qui se construit au fil de l'entretien. L'idée de départ était de produire *un verbatim*, recueil brut de paroles sur un sujet, lui aussi un peu rude, le *Binge Drinking*. Ce terme nous ne l'avions pas choisi, et pourquoi ne pas l'avouer, nous ne l'aimions pas. Trop connoté, trop médiatique, trop souvent utilisé à contre emploi, trop instrumentalisé. Trop de tout, mot de trop, qui ne pouvait pas, a priori, nous aider à comprendre et à décrire une situation qui, elle, existe bel et bien, la rencontre entre jeune et alcool. C'est comme cela que nous voulions aborder ce sujet délicat, sans a priori dramatique, sans le banaliser non plus, en donnant la parole aux principaux acteurs de cette vaste scène qu'offre la perspective de ces deux mots mis côte à côte : alcool et jeune. Qu'avaient-ils à nous dire sur le sujet, sur ces pratiques ? Connaissaient-ils d'ailleurs le mot même de *Binge Drinking* qui défraye les chroniques journalistiques ? Quel sens donnent-ils à ces usages ? Enfin, quels sont leurs mots et comment parlent-ils de ce moment, où tous réunis « ils font la fête » ?

Nous avons aussi voulu rencontrer des adultes, ceux que l'on nomme les professionnels de la jeunesse, ceux qui *travaillent* avec et qui sont *travaillés* par toutes les questions propres à une même tranche d'âge. Ils sont les témoins privilégiés de tous ces petits moments, de ces bribes de conversation, de confidence qui nous donnent à voir un élément du réel.

Cette étude n'a pas d'autre but et ne traite pas de l'alcoolisme en particulier, ni de l'addiction en général. Elle n'est qu'une chronique ordinaire sur une jeunesse ordinaire, qui fait la fête, qui boit, un peu, beaucoup, excessivement parfois, mais qui a toujours à nous apprendre sur ces raisons d'ivresse. Ce n'est pas non plus une description exhaustive de tous les usages, de toutes les conduites festives, de toutes les formes possibles du boire excessif chez les jeunes. Ce projet dépasse le cadre de nos travaux, et notre objectif plus pratique, est bien d'explorer quelques pistes de réflexion à travers leurs propres paroles. Notre démarche est à la fois compréhensive et

pragmatique. Compréhensive parce que nous partons du postulat que ces jeunes sont en capacité de donner du sens à leurs actions et que le travail du chercheur est de partir des usages, des pratiques et des intentions qui les constituent. Pragmatique parce que nous nous attachons à ce que cette jeunesse ordinaire fait, à ce qu'elle met en acte et à ce qu'elle produit comme actions. Cela fait bientôt dix ans que nous la côtoyons dans ces instants festifs. Elle apparaît, se met en scène dans les espaces publics, ceux de nos villes, dans les cafés et sur les terrasses qui débordent les jeudis soirs, dans les lieux de festivals, lorsque la ville se transforme en un vaste terrain de jeu où les interdits se dissipent. Elle se montre plus discrète dans les soirées privées, appartement ou maison de parents complaisants. Nous la voyons, l'entendons, l'observons, boire, « *faire la fête* », « *se lâcher* ». Parallèlement nous écoutons, nous lisons ce que la presse met à sa une, sur la soi-disant montée de l'alcoolisation chez cette population, sur « l'alcool défonce », le Binge Drinking, ou la « biture express ». Trois expressions qui désignent un même phénomène, utilisées en fonction de l'effet que l'on veut produire chez le lecteur. Inquiétude et dramatisation pour la première, nouveau phénomène venu d'ailleurs, pour la seconde, avec le côté neuf du mot anglais pour contrebalancer un phénomène déjà ancien et la fausse désinvolture du langage jeune pour la dernière. Il n'est pas question ici de nier ce phénomène, boire rapidement pour se défoncer est un fait reconnu qui touche plus ou moins tous les jeunes. Ce que nous voulons rejeter c'est l'utilisation massive de cette expression comme pratique majoritaire chez cette population et fait marquant d'un nouveau mode du boire. Elle ne touche pas les jeunes, mais certains jeunes, et reste encore une pratique extrêmement minoritaire. De plus cette expression ne révèle rien des autres usages, bien moins pathologiques que les jeunes font de l'alcool, beaucoup plus fréquents et révélateurs d'une même classe d'âge. L'observation de ces pratiques festives nous oblige également à ne plus considérer l'alcool uniquement sous l'angle de l'addiction, mais à la croisée d'autres notions tels que « fête » ou « plaisir ».

Méfions-nous de tous ces chiffres, de tous ces arrêts sur image qui nous montrent des collégiens, pratiquant le Binge Drinking aux interours. Pour le chercheur le spectaculaire ne fait pas le réel. Ce dernier doit justement arriver à décrire les activités routinières, et ainsi démontrer la fausse banalité du quotidien.

▪ **Quelques précisions méthodologiques.**

Nous voulions recueillir des paroles, des mots, des images sur la consommation d'alcool des jeunes, sans pouvoir influencer les réponses par une succession de questions déjà trop connotées par nos propres représentations sur ce sujet. Nous avons écarté d'emblée le questionnaire, outil peu adapté à notre objectif qui était avant tout d'ouvrir des pistes de réflexion, d'élargir notre regard et de découvrir d'autres dimensions du problème. Les entretiens que nous avons effectués s'inscrivent dans une perspective « ethnosociologique » où la personne rencontrée connaît son sujet et maîtrise l'information bien mieux que la personne qui l'interroge. Ces entretiens permettent l'expression d'une pensée, sur le sujet qui intéresse le chercheur. C'est un processus réflexif qui se met alors à l'œuvre, impliquant l'interlocuteur dans la production d'un discours personnel.

« Le discours n'est pas la transposition transparente d'opinions, d'attitudes, de représentations existants de manière achevée avant la mise en forme du langage. Le discours est un moment dans un processus d'élaboration avec tout ce que cela comporte de contradictions, d'incohérence, d'inachèvement. Le discours est la parole en acte... »¹. Les jeunes que nous avons rencontrés s'exprimaient bien souvent pour la première fois sur ce sujet, satisfaits de parler et surtout d'être « pris au sérieux », d'être écoutés. Volontaires pour participer à « *une enquête sociologique sur jeune et alcool* », le mot de *Binge Drinking* n'était pas toujours prononcé dans les contacts, ils se montraient à la fois curieux de la démarche et interrogateur sur ce que pouvait être un sociologue, *métier* peu connu pour la majorité d'entre eux ; ce dernier apparaissant plutôt comme une sorte de *psychologue-journaliste-enquêteur*. Le mot chercheur leur apparaissait également comme un gage de sérieux, garantissant l'anonymat et l'intérêt de la démarche. Tous ont souhaité connaître les suites de cette recherche et savoir ce qu'elle adviendrait.

Nous avons choisi de débiter l'entretien en leur faisant raconter leur dernière soirée. Nous ne voulions pas aborder d'une manière directe le sujet consommation d'alcool, laissant la possibilité d'associer ou pas leurs souvenirs à des consommations. Nous reviendrons plus tard sur les débuts de ces entretiens.

Les professionnels quant à eux étaient orientés au début de l'entretien sur leurs perceptions du phénomène jeune et alcool, ce qu'ils avaient à en dire.

¹ L. Bardin, L'Analyse de contenu, Paris, PUF, 1983, p.172.

Nous avons rencontrés quarante-huit personnes dont vingt-neuf jeunes et dix-neuf professionnels. Chaque entretien a été retranscrit d'une manière exhaustive et a fait l'objet d'une analyse de contenu dans une fonction essentiellement heuristique, pour mettre en avant de nouvelles pistes de travail, et de nouveaux axes de réflexion.

Enfin disons le clairement, notre enquête et ce compte-rendu qui en découle, ne visent pas à représenter statistiquement le monde des jeunes. Notre échantillon ne se veut pas d'une totale représentativité. Dans cette enquête nous nous sommes néanmoins fixés des règles pour diversifier la composition des jeunes rencontrés, c'est-à-dire que nous avons étudié des composants, non strictement représentatifs, mais caractéristiques de la population, après avoir déterminé un certain nombre d'indicateurs comme l'âge, les 16-21 ans, le sexe, la localisation géographique (urbain, périurbain, rural). Autrement dit, et pour employer le terme scientifique, nous avons construit un plan de sondage raisonné.

Cette méthode peut être contestée, nous le savons, et nous entendons déjà les critiques sur « nos » jeunes, trop sages, trop raisonnables, trop éloignés de l'image d'une jeunesse qui se défonce dans des pratiques d'alcoolisation foudroyantes, de plus en plus jeune, de plus en plus vite. Cette jeunesse existe mais elle est encore moins représentative que celle que nous avons nommé jeunesse ordinaire. Nous parlons dans cette enquête de la figure ordinaire et actuelle, de garçons et de filles de 16 à 21 ans, qui consomment dans des moments festifs des quantités d'alcool qu'il nous faut interroger.

C'est pour cela qu'il nous semble important encore une fois, de réaffirmer le caractère empirique des sciences sociales et la position des jeunes enquêtés, non plus comme des objets d'étude mais bien comme des individus qui ont des choses à nous apprendre, à nous dire, dans un rapport d'égalité et de reconnaissance mutuelle.

Présentation de la population

Nous présentons ici d'une manière synthétique les acteurs rencontrés dans notre enquête, les associations, les professionnels et les jeunes. Chacune des associations est engagée dans un processus de réflexion sur la prévention des consommations de produits psychoactifs, notamment l'alcool. Sept d'entre elles s'inscrivent dans le mouvement de l'éducation populaire, une autre est une structure municipale. Seul la Sauvegarde de l'Enfance a un champ d'intervention qui concerne essentiellement l'action socio-éducative en direction des jeunes en difficultés.

▪ Présentation des associations

ASSOCIATIONS	Nombre d'adultes rencontrés	Nombre de jeunes rencontrés	Total
Fédération française des Maisons de jeunes et de la culture (MJC)-Paris	1		1
Familles Rurales des Ardennes-Champagne-Ardennes	1	5	6
Fédération Léo Lagrange -Pays de la Loire	6	5	11
Union nationale des centres sportifs de plein air (UCPA)-Paris	1	7	8
Confédération Nationale des Foyers Ruraux et associations de développement et d'animation du milieu rural (FNFR)- France entière	2	3	5
Civisme et démocratie(CIDEM)-France entière	2	7	9
Union féminine civique et sociale (UFCS)-Paris	3		3
Structure municipale jeunesse de la ville de Pantin	2		2
Sauvegarde de l'enfance -Paris	1	2	3
Total	19	29	48

Les 19 associations rencontrées se répartissent sur le territoire national et nous nous sommes déplacés sur leur lieu d'intervention. Certaines ne travaillent pas au quotidien avec des jeunes. Certains projets ne se mettent en place que pendant les vacances scolaires, ou encore d'une manière encore plus ponctuelle sur des actions scolaires. Ceci explique les raisons pour lesquelles nous n'avons pas toujours pu rencontrer les jeunes en lien avec les associations. Ce que nous souhaitons faire c'est de croiser pour chacune de ces structures le regard de l'adulte et du jeune sur la même thématique à partir d'un même lieu. Ceci nous a permis d'approfondir de nombreux points et de revenir sur certaines approximations, rumeurs, perceptions faussées ou amplifiées par le contexte de l'entretien.

▪ **Présentation des adultes rencontrés**

No m	Fonction	Association	Age	Années d'ancienneté	Formation suivie	Zone d'intervention
Mme. A	Directrice du développement de l'animation et des territoires	MJC	NC	NC	NC	France entière
Mme. B	Animatrice –bénévole	Familles rurales	NC	NC	NC	Rural
Mme. C	Coordinatrice- maison de jeunes	Léo Lagrange	28	8 ans	BAFA, BFD, BATEP, DEFA en cours	Périurbaine
Mr. D	Chargé du développement et de la coordination des équipes Pays de Loire et « développement durable et vivre ensemble »	Léo Lagrange	36	NC	DEFA en cours	France entière
Mme. E	Animatrice - maison de jeunes	Léo Lagrange	26	NC	NC	Périurbaine
Mme. F	Animatrice	Léo Lagrange	33	10 ans	BAFA, BFD, BPJEP ts publics	Rurale
Mr. G	Animateur jeunesse	Léo Lagrange	24	NC	BAFA, BPJEP ts publics en cours	Urbaine
Mme. H	Responsable d'un centre social municipal	Léo Lagrange	33	NC	BAFA, BFD, DEFA secteur jeunesse enfance	Périurbaine

Mr. I	Responsable du pôle événement, coordinateur pour Droglad, coordinateur des actions de prévention sur les drogues	CIDEM	40	NC	BAFA, BFD et BTS action commerciale	France entière
Mme. J	Animatrice de prévention	CIDEM	28	2 ans à Droglad	Master en psychosociologie	France entière
Mme. K	Animatrice	FNFR	24	2 ans	Master sciences humaines	Rurale
Mme. L	Animatrice maison de jeunes	FNFR	34	14 ans	BAFA, BEATEP médiation de quartier	Rurale
Mr. M	Educateur sportif	UCPA	32	NC	NC	Paris
Mme. N	Directrice	Sauvegarde de l'enfance	56	NC	NC	Paris
Mme. O	Animatrice	Ville de Pantin	24	NC	NC	Paris-banlieue
Mr. P	Directeur	Ville de Pantin	34	NC	BPJEP en cours	Paris-banlieue
Mme. R	Chargée de mission MAE (assurance scolaire) en prévention	UFCS	63	NC	Ancienne enseignante et chargée de prévention	France entière
Mme. S	Bénévole	UFCS	60	NC	NC	France entière
Mme. T	Chef de projet	UFCS	60	1 an	Ex-commerciale	France entière

Nos observations précédentes dans le secteur de l'animation nous avaient permis de délimiter trois profils de professionnels : les adultes en position de responsabilités soit au niveau national, soit au niveau des structures, les animateurs professionnels permanents et les animateurs *occasionnels* travaillant pendant les vacances scolaires. Notons que ces derniers appartiennent généralement, encore à la tranche d'âge étudiée « les 16-21 ans » et que leurs modes de consommation n'échappent pas non plus à la logique générationnelle.

Nous avons fait le choix raisonné d'inscrire ces derniers dans le corpus des jeunes, plutôt que de les maintenir dans celui des professionnels. Le critère retenu pour justifier cette répartition n'est pas celui de l'âge, mais plutôt celui de la professionnalité. En effet, pour ces jeunes ce processus est en cours d'acquisition et leur identité professionnelle en construction, ce qui ne leur permet pas toujours de se positionner à l'extérieur des sujets traités.

Nous avons rencontrés d'autres professionnels lors du travail de terrain, d'une manière plus informel. Leurs paroles n'ont pas fait l'objet d'enregistrement, ni de retranscription et n'apparaissent donc pas dans ce tableau.

Le profil des personnes rencontrées est extrêmement divers, représentatif du monde de l'animation. Ce secteur recense au moins sept diplômes différents accessibles à des niveaux d'études variés. Notons que notre corpus fait

apparaître une prédominance de BEATEP, BPJEP et de DEFA. Les autres diplômes sont en lien avec le domaine socio-éducatif. Deux personnes se présentent comme des bénévoles, et ne mettent pas en avant leur formation professionnelle antérieure.

▪ **Présentation des jeunes rencontrés: figure de la jeunesse ordinaire**

Le corpus des jeunes rencontrés illustre bien ce que nous avons appelé jeunesse ordinaire, c'est-à-dire des jeunes insérés scolairement et socialement. En employant ces termes nous ne faisons pas référence à de bons résultats scolaires, ou à des niveaux d'études, encore moins à des catégories socioprofessionnelles, mais bien à une inscription dans un cursus scolaire ou universitaire. L'école joue un rôle important dans le quotidien de ces jeunes, à la fois comme objet d'investissement, gage de réussite, mais aussi lieu des sociabilités, des cultures adolescentes et de la construction de soi. De nombreuses sections sont représentées, celle des filières tertiaires, techniques, générales et celle des BAC professionnels. Les formations universitaires correspondent aux champs des sciences humaines et sociales. Un seul des jeunes rencontrés témoignera de ses difficultés scolaires et d'un climat familial complexe et peu aidant, qu'il mettra en avant pour justifier son *décrochage* scolaire.

Enfin nous avons tenu à changer les prénoms de toutes les personnes interviewées ceci pour préserver leur anonymat.

Noms	Age	Cursus actuel	Zone d'habitation	Association
Alexandra	14	4 ^{ème} générale	Rurale	Familles rurales
Léa	17	Terminale après un BEP comptabilité.	Rurale	Familles rurales
Virginie	20	Licence 2.	Rurale	Familles rurales
Mathieu	14	3 ^{ème} sport étude en interne	Rurale	Familles rurales
Maxime	15	3 ^{ème} demi-pensionnaire	Rurale	Familles rurales
Rodolphe	17	1 ^{ière} STG (science et technologie de la gestion)	Périurbaine	Léo Lagrange
Elise	20	Licence 1 de sociologie	Urbaine (quartier)	Léo Lagrange
Antoine	16	2 ^{nde} externe	Périurbaine	Léo Lagrange
Sylvain	24	BAC pro. structure métallique, BAFA, BPJEP tous publics (en cours)	Urbaine	Léo Lagrange
Camille	20	Volontariat pour Unis-Cité	Urbaine (quartier)	Léo Lagrange
Alexandre	21	Formation d'éducateur spécialisé	Urbaine	CIDEM
Thomas	22	Licence Sociologie	Urbaine	CIDEM
Céline	22	Licence architecture d'intérieure	Urbaine	CIDEM
Guillaume	18	Terminale : conduite gestion exploitation agricole- Pensionnaire	Rurale	CIDEM

Vincent	20	Terminale : conduite gestion exploitation agricole-Pensionnaire	Rurale	CIDEM
Romain	20	Terminale : conduite gestion exploitation agricole-Pensionnaire	Rurale	CIDEM
Pierre	21	Terminale : conduite gestion exploitation agricole-Externe	Rurale	CIDEM
Nicolas	18	BPJEP option sport après un baccalauréat sport étude	Urbaine	FNFR
Clémence	16	1 ^{ière} L	Rurale	FNFR
Elisabeth	24	Master 1 Métier de la culture en muséographie	Rurale	FNFR
Sophie	17	1 ^{ière} professionnelle-gestion	Paris	UCPA
Steve	18	Rupture de scolarité récente en 1 ^{ière} professionnelle	Paris	UCPA
Baptiste	18	Terminale générale	Paris	UCPA
David	18	Terminale générale	Paris	UCPA
Akim	17	NC	Paris	UCPA
Victor	17	NC	Paris	UCPA
Jean	18	NC	Paris	UCPA
Amélie	13	4 ^{ième}	Paris	Sauvegarde
Béatrice	15	3 ^{ième}	Paris	Sauvegarde

Chapitre I : La parole des adultes

Il ne sera pas question d'opposer parole des adultes contre parole des jeunes. Ce qui fait la particularité de cette recherche c'est le recueil des perceptions, des manières de boire à travers les mots de deux populations. Des ouvrages, rapports d'études sur le soi-disant problème des jeunes et de l'alcool, il en existe. D'autres encore insistent sur les difficiles relations qu'entretiendraient jeunes et adultes, sur le passage complexe d'une catégorie à une autre, sur la crise générationnelle. Ces travaux séparent, scissionnent ces publics en deux groupes homogènes, que rien ne semble réunir, et qui ne partageraient rien d'une vision commune du monde. Là encore nous ne voulons pas nier les traits spécifiques de cette tranche d'âge, ni leur mode particulier de socialisation. Nous souhaitons simplement ne pas l'inscrire dans un rapport d'opposition systématique avec le monde des adultes. Il n'y a pas d'un côté une société *exotique*, monde inconnu pour les adultes que nous sommes et de l'autre, un rivage à atteindre, monde clos, normé et parsemé d'interdits. La société dans laquelle nous vivons n'est faite que de nos interactions, mixage permanent de nos rencontres, altercations, tensions. C'est pour cela que nous préférons mettre l'accent sur *ce qui nous relie*, sur ce qui est de l'ordre du commun, l'ordre du *co*, nos coprésences, nos cohabitations, nos coexistences plutôt que sur ce qui nous sépare et nous *détache*.

Que savent les professionnels de la jeunesse, aujourd'hui sur leur public ? Sur cette population qui est d'abord définie en rapport avec le scolaire, les études: collégiens, lycéens, étudiants, où encore définie comme population à *problèmes*, à risque, en danger, à gérer dans tous les cas? Que nous disent-ils sur cette alcoolisation décrite comme massive, excessive, et ne l'oublions pas sur le *Binge Drinking* ?

I. Jeunes et alcool la construction d'un problème paradoxal

Nous avons organisé le verbatim des adultes autour de trois axes. Dans une première partie, nous nous intéressons aux discours, à leurs logiques, à leurs articulations. Elle s'attache à mettre en évidence les traits paradoxaux contenus dans les paroles des professionnels et à les mettre en perspective pour en comprendre l'origine et la justification.

La deuxième partie s'intéresse à l'excès, à sa perception par les adultes, à ce qu'ils nomment eux-mêmes le « no-limit » de la jeunesse. Il s'agira d'interroger les « bonnes manières » du boire un peu mais pas trop, et de poser comme toile de fond la question de la morale, de l'exemplarité de l'adulte, du plaisir et de la prévention.

La dernière partie se penche sur le mot Binge Drinking, sur sa perception, sur sa compréhension et sa réception par les professionnels. Loin d'être rentré dans le vocabulaire commun, encore moins dans le registre des professionnels, ce mot s'éloigne d'avantage au moment où on s'en approche.

Les témoignages recueillis sur la perception du phénomène d'alcoolisation des jeunes nous permettent de tirer quelques enseignements sur la manière dont il est à la fois pensé et construit simultanément. Nous débutons tous nos entretiens par la même question : « Pouvez-vous nous parler de votre perception sur les rapports actuels entre jeunes et alcool ? ». Tous trouvent le sujet légitime : « *C'est un problème* ». Aucun ne s'étonne de l'association de ces deux termes, tous nous disent qu'il fait partie de leurs réflexions et de leur champ professionnel. « *Cela va de soi* », comme s'il était définitivement admis qu'il existe un problème d'alcool chez les jeunes. En tous cas les témoignages recueillis insistent d'abord sur un phénomène qui « *s'aggravent* », « *s'accroît* », « *un vrai problème de société* ». Ce ne sont pas à proprement parler, des observations directes, mais un discours collectif, que l'on va qualifier de commun, qui nous est donné pour justifier ces premiers mots. Dans les premières minutes de l'entretien peu de professionnel emploie le pronom personnel « je », c'est le « nous » ou le « on » généraliste qui va justifier de l'existence du problème. « *On observe depuis quelques temps une nette augmentation de la consommation* », « *On se le dit vraiment, c'est alarmant* », « *Nous le voyons bien* ». Au fil de l'entretien, la pensée se précisera, le discours se construira, phase par phase, pour arriver à un tout autre constat.

Mais commençons par nous intéresser à celui qui surgit en premier.

A. Le discours commun : « C'est alarmant ! »

Ces extraits illustrent la perception du problème par les professionnels et reflètent assez bien, d'une certaine façon, l'opinion publique. C'est de cette manière que le sujet est médiatisé, et l'interdiction de vente d'alcool aux mineurs, mesure récente au moment de notre enquête, vient renforcer cette réalité. Des images sont aussitôt associées, celles de jeunes collégiennes arrivant en cours dans un état d'ivresse avancée après avoir vidé une bouteille de vodka, celle encore de lycéens ayant connus le même sort. Lorsque nous cherchons à approfondir les premières paroles, ce sont toujours des témoignages indirects, qui n'ont pas fait l'objet d'observation, mais qui ont suffisamment marqués les esprits pour servir de prisme. Notons que c'est sous l'aspect de l'alarme, « de l'inquiétude, du trouble, voire de la frayeur », si on s'en tient à la définition du Larousse, que l'on aborde le sujet. Vocabulaire largement relayé par la presse qui insiste sur ce registre. Voici des extraits de la quatrième page de couverture d'un ouvrage récent, *Super Biture*², présenté comme un témoignage direct d'un jeune « ayant connu l'enfer du Binge Drinking ». « [...] J'ai été le roi de la biture express et aujourd'hui je vis un enfer. Hugo L. n'était pas destiné à devenir une victime du Binge Drinking, cette pratique d'alcoolisation foudroyante qu'expérimentent de plus en plus de jeunes comme lui, sans histoire. [...] Hugo L. raconte sa vie. Aujourd'hui il ne la souhaite à personne. Son récit, à la fois dur et touchant, fait peur. La biture express est un enfer ». Le registre sémantique clairement identifié, « foudre, enfer, victime, peur » n'a pas besoin d'être plus commenté pour comprendre que l'on joue bien sur le sentiment d'insécurité - cela peut arriver à tout le monde - et sur ce que l'on nommera, le « sentiment d'inquiétude ». Nous entendons par là un sentiment un peu vague, un peu flou de peur indéfinie, qui ne s'appuie pas sur un constat clairement établi mais sur quelques cas isolés qui persistent dans les mémoires collectives et deviennent lois générales.

N'oublions pas non plus que nos interlocuteurs, de part leurs champs d'intervention, ont tous un rôle de veille sociale et de prévention. Ils ne peuvent sans doute pas, aussi facilement, se débarrasser, dans un premier temps, de tout un contexte qui pousse à la dramatisation.

C'est sans doute pour cela que les professionnels nous disent que l'alcoolisation chez les jeunes

² Super Biture, Hugo L., « Mon enfer dans le binge drinking », Ed. Jacob-Duvernoy, Paris, 2008

est un phénomène qui semble se développer :

○ **« de plus en plus... »**

« Je pense, qu'il y a quand même une évolution, les jeunes consomment plus ».

« Ce qui marque c'est les quantités absorbées... ».

« Sur mon territoire, on a un problème d'alcoolisation qui a pu être repéré grâce aux canettes de bière qui traînaient... ».

« Ce qui change, c'est que la consommation est devenue plus fréquente et plus intense ».

« C'est un gros problème, car il y a des jeunes qui consomment de plus en plus d'alcool... ».

« C'est alarmant tout ce qu'ils peuvent boire dans une soirée, enfin je pense... »

○ **...de plus en plus vite,**

« Ils boivent beaucoup plus pour se rendre minable très rapidement ».

« C'est un vrai problème, c'est une consommation trop excessive, trop rapide ».

« Je ne pense pas forcément que les jeunes commencent à boire plus jeune, par contre, je pense que l'excès arrive plus tôt et plus vite ».

« C'est alarmant, ils consomment plus en quantité et en rapidité, c'est ce que je crois... ».

○ **...de plus en tôt... »**

« Les premiers commencent vers 13-14 ans ».

« Je pense quand même, qu'ils sont de plus en plus jeunes ».

« J'ai entendu pas mal de professionnels parler de ça, de l'ivresse qui se développe chez les plus jeune et cela c'est un phénomène remarquable dans le sens où ça marque les rapports des jeunes au groupe ».

« On reste étonné de la prise d'alcool de plus en plus jeune . »

« Certains ont 13 ans ».

« On les sent de plus en plus jeune ».

B. Le discours « savant ». Des explications justificatives

Le discours de nos interviewés ne contient pas seulement des perceptions sur l'alcoolisation des jeunes, mais il se construit et se justifie autour d'explications et d'arguments que nous avons classés en quatre grands domaines, et que nous avons appelés *tentation*. Nous employons ce terme, non pas dans son sens premier « attrait vers une chose défendue » mais en référence au deuxième celui de « désir », le désir d'expliquer et de justifier la consommation par certaines approches. La culture professionnelle apparaît alors, dans ces manières d'aborder le problème et met en scène des souvenirs récents de formation initiale ou des savoirs acquis en formation continue.

Aucun des domaines n'est prédominant, les connaissances sont assez partagées entre l'anthropologie, la sociologie et la psychologie, preuve de la diffusion générale de ces disciplines à un large public. Ajoutons un bémol toutefois à ce « discours savant », c'est qu'il fonctionne et qu'on s'y réfère davantage comme un système de croyance et de valeurs, que comme un système qui sert à penser.

Soulignons que nous avons trouvé dans les paroles des jeunes rencontrés, les mêmes références, les mêmes théories mises en avant, pour justifier des pratiques de consommation. Ce qui illustre, là aussi, la proximité et la porosité de ces deux mondes.

1) La tentation anthropologique :

○ « En France, boire c'est culturel ».

En France, c'est bien connu, boire fait partie de la culture, c'est naturel, c'est une question de tradition, de coutume. En un mot boire, c'est culturel. Cette idée est tellement ancrée que nous la retrouvons dans la totalité de nos entretiens, non pas comme un sujet à interroger mais comme élément qui expliquerait la conduite des jeunes. Une sorte de théorie qui justifie le pire et le meilleur. Les références sans cesse renouvelées à cette culture du boire, sont une sorte de légitimation des pratiques, de part leurs inscriptions dans un cadre spatio-temporel à la fois

national et historique. Le sol, la terre, le territoire, la Nation sont des valeurs mobilisées en même temps que des siècles de culture de la vigne. Véronique Nahoum Grappe³, dans son essai historique, décrit particulièrement cette tradition, cette culture de l'ivresse, fortement intériorisées par nos deux publics.

« Il y a une donnée importante à prendre à compte en France, c'est que ce problème est culturel ».

« Dans ce pays boire c'est culturel, il n'y a pas si longtemps il n'y avait pas d'eau sur la table ».

« Pour revenir sur le thème de la culture, c'est quand même bien dans les familles qu'on offre le premier verre, la première goutte d'alcool ».

« Les parents ils n'hésitent pas une seconde à faire goûter un peu de champagne, c'est culturel, vous les imaginer entrain de donner une cigarette ou un joint ? ».

« C'est dans les fêtes familiales que les enfants goûtent leur premier alcool ».

« C'est culturel, on est né dans un pays producteur de vin ».

« On ne peut pas échapper à sa culture, la France c'est la vigne, le bon vin, le bon vivre ».

« En France l'alcool c'est tabou, car c'est dans la culture ».

« C'est à la fois un problème économique et culturel. En Anjou nous sommes pays de production, mais connaissez-vous une seule région qui ne produit pas de l'alcool ? »

« C'est une question de patrimoine ».

○ « Ailleurs aussi »

Mais ces pratiques dépassent largement le cadre du territoire national, et certains interviewés font référence à nos voisins européens pour justifier l'universalité de l'alcool. Ces justifications fonctionnent comme la levée des interdictions. Elle permet de quitter la spécification d'une problématique française, connotée péjorativement, en mettant en valeur l'aspect culturel qui lui est positif. Alors l'alcool valeur européenne ?

« Je me rappelle qu'une enseignante, il n'y a pas si longtemps que ça, lors d'un voyage en Grèce,

³ Véronique Nahoum-Grappe, La culture de l'ivresse. Essai de phénoménologie historique, Quai Voltaire Histoire, 1991.

a fait goûter à tout le groupe l'alcool local, sous prétexte de découverte culturelle ».

« En Angleterre, c'est aussi un phénomène culturel. La bière, le whisky, et se défoncer avant la fermeture des pubs ».

« Les pubs c'est culturel, on y va en famille ».

« La fête c'est dans le sud, la vraie fête avec alcool à gogo, du style fêria mais puissance 10 000. Il faut aller au Pays Basque pour comprendre ».

« Dans le nord de l'Europe c'est pas mal aussi les consommations, c'est totalement trash, c'est culturel ».

○ **La mondialisation du boire jeune : « le Spring Break »**

Nous aurions pu être tenté de penser que ce problème était plus spécifique à la jeunesse européenne, mais en à croire certains professionnels, il existerait un phénomène « mondial » du boire jeune. Le *Spring break*, anglicisme qui signifie littéralement pause de printemps, venu tout droit des Etats-Unis. C'est une semaine de vacances que de nombreux étudiants nord-américains prennent juste avant les examens de fin d'année, généralement au soleil, et célèbre pour ses excès en matière de consommation d'alcool. On retrouve également ce phénomène au Japon, au Canada. Dernièrement les plages du sud de l'Espagne ont vu apparaître de nombreux étudiants français venu expérimenter ce *Spring Break* par le biais d'agence de voyage spécialisée dans ce style d'organisation.

Nous retrouvons ces observations dans le discours des professionnels.

« Aux Etats-Unis il y a une nouvelle tradition, les jeunes se réunissent à la plage dans le but de boire et de se mettre minable le plus rapidement possible ».

« Demain en France cela va arriver la mode espagnole, qui vient d'ailleurs des Etats-Unis, ils vont se réunir sur les plages, en plein cagna et se bourrer la gueule ».

« Vous parlez des français mais chez les russes, les jeunes russes c'est encore plus culturel que chez nous. Eux ils boivent depuis toujours. C'est vraiment une question de culture ».

« C'est la culture de la fiesta, des férias... ».

○ **« Le poids de la culture régionale : le vin, la bière, le cidre...la vodka, le whisky »**

Les références à la culture régionale, aux traditions viticoles du pays sont également souvent avancées. Nos interviewés font souvent référence à la production locale. Même pour ceux qui ne boivent que de la vodka ou du whisky.

« Au nord il y a la bière, à l'ouest le cidre, le calva et toutes les gnolles, et dans toutes les autres régions du vin ».

« Ici nous sommes dans une région où on produit du vin, donc c'est normal ce rapport à l'alcool ».

« Boire c'est une marque de fabrique dans la région, on produit du blanc, on boit du blanc, les jeunes aussi ».

«Moi je suis Breton, déjà j'ai une étiquette...La fête, l'alcool...On est des champions...On tient à cette image ».

Notons que ces propos qui inscrivent l'alcoolisation dans son cadre culturel, ne permettent pas à eux seuls d'expliquer les excès. Les rites de passage reviennent eux aussi comme un véritable leitmotiv explicatif pour les professionnels interviewés.

○ **Les rites de passage.**

Cette expression définie au début du XX^{ème} siècle remonte à l'ouvrage d'Arnold Van Gennep. Son usage exponentiel est paradoxal. Il est intéressant de noter qu'en même temps que les anthropologues notent la disparition des rites contemporains, cette expression n'aura jamais autant connu de succès d'utilisation. Ce terme est même passé dans le langage courant et sert de référence pour expliquer nombre de situations que l'on a du mal à définir comme des faits sociaux. « La première cuite », « le premier verre », « la première bière », « la première fête »...tout est prétexte à être défini comme rite de passage, critique que l'on peut porter sur l'insistance avec laquelle *le boire* est vu comme le marqueur du passage de statut d'adolescent à celui d'adulte.

« Il n'y a plus de rite, alors dans une société où plus rien ne marque, c'est un passage ».

« La première cuite c'est un vrai passage entre le monde de l'enfance, de l'adolescence et des adultes ».

« Les jeux avec l'alcool ce sont des rites de passage ».

« On intègre un groupe par ces sortes de rites, oui, on peut parler de rites de passage ».

« La première cuite c'est vraiment un rite de passage ».

« Leur consommation cela relève des rites de passage ».

« Les rites de passage permettent de devenir un adulte et ces expériences d'alcoolisation c'est un peu ça ».

2) La tentation psychologique

De nombreux travaux, consacrés au thème de l'adolescence, appartiennent au champ de la psychologie et nous retrouvons tous ceux qui traitent de l'alcoolisation, des prises de risque, de l'alcoolisme. Ceux-ci sont les plus nombreux, et sont souvent cités par les professionnels.

Pour élaborer cette partie nous avons regroupés toutes les phrases, mots associés, que nos interlocuteurs ramènent au champ lexical de la psychologie, notamment pour désigner ce qu'ils comprennent mal chez ces jeunes, et qui justifierait ces pratiques de consommation.

Le mot d'adolescence est souvent mis en avant, à la fois comme cause et source du problème. Ce qui pourrait faire croire que l'adolescence est avant tout vue comme un problème psychologique. Notons que l'adolescence n'est jamais référencée à une tranche d'âge précise et qu'elle variera en fonction de l'âge des personnes interviewées. Pour les plus jeunes les 22-30 ans, les adolescents sont ceux qui se situent juste dans la classe d'âge en dessous. Pour les autres l'adolescence est une période indéterminée, indéfinie qui semble ne jamais se terminer mais qui s'inscrit dans des comportements qui interrogent ces praticiens. C'est d'abord la « crise » qui est mobilisée pour éclairer ces conduites, puis la « transgression », et le « mal être ». Ces trois axes sont vus alors comme des phénomènes proprement adolescents, ce qui leur confère une spécificité qu'ils n'ont sans doute pas.

○ **L'adolescence, la crise...**

- « C'est normal à cet âge qu'ils fassent des conneries, ils se cherchent ».
- « C'est la fameuse crise d'adolescence, ils s'opposent à tout, ils cherchent à provoquer ».
- « C'est un phénomène typique de l'adolescence, les règles à cet âge ils n'en veulent pas ».
- « L'adolescence c'est le moment pour faire des expérimentations ».
- « L'adolescence c'est le pire moment pour faire de la prévention ».

○ **La transgression**

- « Il faut qu'ils transgressent pour grandir ».
- « C'est un moyen de contourner la règle le seul moyen actuel ».
- « Il faut qu'ils fassent ce que nous adultes, on leur interdit ».
- « Plus il y a de règles, plus on interdit, plus ils vont avoir envie d'aller voir ».
- « La transgression c'est essentiel à cet âge ».

○ **Le mal être, les problèmes, l'ennui...**

- « Avant on buvait pour faire la fête, aujourd'hui ils consomment parce qu'ils ne vont pas bien ».
- « Ils boivent aussi pour oublier les soucis, le monde scolaire ».
- « Ils n'ont rien à faire donc du coup ils se mettent dans des hangars et ils boivent ».
- « Je ne suis pas psychologue, mais c'est évident pour se mettre dans des états comme ça, il ne faut pas être bien dans sa peau ».
- « Ça renvoie à un mal être ».

3) La tentation sociologique

Le registre sociologique est mobilisé autour de trois grands domaines. Celui de la famille, de l'école, et du territoire habité. « La société » est vue comme responsable et coupable selon les

commentaires, mais sans jamais désigner « les fauteurs de troubles ». Seuls les parents sont clairement nommés sous un vaste dénominateur commun :

○ **« La faute des parents »**

Les propos sont souvent peu amènes et dénoncent leurs comportements laxistes voir favorables aux consommations.

« Les parents achètent les bouteilles d'alcool pour les jeunes, pour leur soirée ».

« J'ai mis à la porte un père qui s'incrustait et qui venait pour boire avec les jeunes ».

« La maman arrive devant le centre des jeunes elle ouvre le coffre de la voiture et elle dépose le pack de bière pour sa fille ; j'ai halluciné ».

« C'est incroyable, mais j'ai été témoin plusieurs fois de scène où ils (les jeunes) téléphonent de leur portable à leur mère, ou à leur père, qui sont en train de faire les courses et qui passent commandent d'alcool, du style... « J'ai une soirée samedi, ramène-moi une bouteille de vodka Smirnoff » ».

○ **« La pression du social, du scolaire »**

Philippe Perrenoud⁴ a bien mis en valeur les différentes contraintes mises en place dans toute institution scolaire, qui font que les élèves sont assujettis à un métier ayant des règles et des normes très précises (notes individuelles, et communiquées aux parents, écarts de conduite relevés et sanctionnés, conseil de classe décidant de l'orientation de l'élève, organisation de classe et d'établissement codifiée par l'enseignant et le règlement...).

Pour exercer au mieux ce « métier d'élève » il faut développer un certain nombre de compétences, de savoir-faire et de savoir-être. Performances reconnues par les professionnels rencontrés qui soulignent tous, ce qu'ils appellent la pression scolaire. La majorité de leur public, se conforme aux attentes normatives, pour ne pas déroger et risquer l'élimination. Certains des jeunes sont décrits comme des « performeurs », jonglant entre un emploi du temps scolaire strict et celui extrascolaire encore plus contraignant : cours de soutien en anglais ou en mathématiques,

⁴ Ph. PERRENOUD, *Métier d'élève et sens su travail scolaire*, Paris, ESF, 1994.

celui du club de sport, ou du cours de musique.

C'est bien en terme de compétition, de sélection et de performance que le parcours scolaire est vu. Ce qui entraîne selon nos interlocuteurs, une pression chez certains jeunes rencontrés qui voudraient rester sous contrôle permanent et qui manifesteraient le besoin de « *se lâcher* » de temps en temps en faisant la fête.

« Faut voir aussi la pression qu'ils ont ces gamins. L'école, le sport, la musique, ils doivent toujours faire leurs preuves et gagner, gagner ».

« Etre jeune maintenant c'est difficile, il y a la pression du chômage, il faut trouver la bonne filière, le bon diplôme...Ils ont des rythmes pas possible ».

« C'est normal qu'ils craquent de temps en temps, c'est comme les cocottes minutes il faut lâcher la pression ».

« Moi j'aimerais pas trop être à leur place. Je n'étais pas trop bon à l'école mais il y avait quand même des chances que l'on s'en sorte, la preuve, mais là... ».

« Faut leur mettre la pression si on veut des résultats ».

« Aujourd'hui c'est dur ».

○ **« L'urbain, le rural, le périurbain ...le jeune des cités, le chasseur... »**

Plusieurs registres sont mis en avant pour convoquer le territoire comme cadre justificatif. Le milieu qu'il soit rural, urbain, apparaît comme l'un des facteurs poussant à « consommer de l'alcool » ou au contraire comme l'un des éléments expliquant la non consommation.

La notion de « milieu rural » mériterait sûrement d'être travaillée. Le terme de rural est plusieurs fois employé sans jamais être défini, comme celui de « *périurbain* », de « *périurbain rural* », et de « *ruralité périurbaine* ». Ici les professionnels ne partagent pas tous la même analyse même s'ils travaillent sur le même secteur. Pour certains, il existe un vrai problème d'alcool chez les jeunes vivants « *à la campagne* », alors que pour d'autres il est d'abord « *urbain* ». La chasse revient comme lieu de la culture rurale et l'alcool comme scène des sociabilités. Il nous faut souligner que des professionnels ont travaillé sur différents secteurs et mobilisent leurs expériences pratiques pour répondre à nos questions. Reste à savoir s'il existe aujourd'hui une spécificité des jeunes en milieu rural ?

Les propos tenus ne nous permettent pas de trancher et il nous appartient de respecter ces contrastes. Précisons seulement que les sociologues de l'urbain notent que le style de vie et que la culture urbaine aujourd'hui se sont imposés comme référence. Ce qui veut dire que les « jeunes ruraux » n'échappent nullement à des difficultés qui, parfois sont vécues d'une manière beaucoup plus intense que dans l'urbain.

Le monde rural n'échappe pas non plus aux modes de sociabilités liés à la consommation de produits. En fait la perception de la ruralité va dépendre davantage de la manière dont le jeune et ses parents, vivent cette situation. Enfermement ou épanouissent ? Choix ou contrainte ? Mobilité ou immobilité ? En tous cas il faut dépasser le mythe de la ruralité et du village, qui protègerait les jeunes de tous les risques de la grande ville. Le village c'est aussi, l'impossibilité de vivre l'anonymat, c'est vivre en permanence sous le regard et le contrôle social des habitants, où tout le monde connaît chacun. L'anonymat qui permet aux jeunes d'expérimenter sa recherche d'identité, d'identités au pluriel, c'est-à-dire d'être multiple et singulier à la fois.

La problématique reste la même pour aborder la question des quartiers où l'anonymat et le contrôle social se posent identiquement. Ici non plus, pas de consensus. Les animateurs de ces quartiers ne partagent pas la même perception de la consommation d'alcool chez les jeunes. Pour certains il n'y a pas consommation, alors que pour d'autres, elle est cachée, rendue invisible. Tous se rejoignent néanmoins pour souligner l'usage intensif du cannabis comme problème majeur.

« Il y a plusieurs manières de consommer. En ville c'est plus soft, à la campagne c'est un vrai drame ».

« A la campagne les jeunes boivent pas plus qu'en ville ».

« A la campagne les jeunes boivent bien plus, c'est un problème. Ils n'ont rien à faire d'autre ».

« Rural, urbain pas de grosse différence, la seule différence c'est dans l'exposition du problème. L'anonymat de la ville ce n'est pas la même chose ».

« Ils ont un permis de chasse, et croyez moi l'image du chasseur elle n'est pas volée ».

« A la campagne l'alcool c'est normal, c'est encore dans les mentalités. Un jeune qui ne boit pas c'est...comment dire...enfin... »

« Chez les jeunes des quartiers, l'alcool reste tabou, c'est une question de religion .Par contre ils fument».

« Dans les cités ils ont la bière à la main dès 9 heures ».

4) La tentation scientifique

De nombreux ouvrages scientifiques sortent chaque année et mettent en évidence des chiffres en lien avec la consommation d'alcool en France. La vie des jeunes y est souvent mise en chiffres, apparaissant sous forme de tableaux, de statistiques. Elle est découpée, fragmentée, publicisée dans de nombreux rapports. Il en est ainsi de leur rapport aux études, au monde et bien sûr de leur consommation d'alcool et autres produits psycho-actifs.

Depuis la fin des années 90 des organismes comme l'OFDT, Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanes, publient des chiffres sur la consommation des jeunes. Ainsi il est estimé qu'à 17 ans, 50% des filles et 64% des garçons ont déjà été ivres au cours de leur vie. 75% à 19 ans⁵.

Ces études émanent des principales officines de recherche, à la demande de la MILDT, Mission Interministérielle de Lutte contre les Drogues et la Toxicomanie, et confèrent aux résultats un certain label de scientificité.

Le public jeune est assez bien cerné et peu d'éléments de leur quotidien échappe à cette approche quantitative. Cette *culture du chiffre*, du grand nombre, est également bien intériorisée par les professionnels.

○ Les statistiques

Ainsi il va de soi que « *ce phénomène augmente* », « *qu'aujourd'hui c'est plus de la moitié des jeunes qui boivent* », et qu' « *on doit s'inquiéter de cette augmentation qui a plus que doublée* ». Les pourcentages sont repris comme tel, « *l'alcool est la première cause de mortalité chez les jeunes* », « *1 jeune sur 2 boit aujourd'hui* », « *1 sur 3 prend des risques excessifs en matière de consommation d'alcool* ».

« *On regarde les chiffres et on a de quoi s'inquiéter* ».

« *Les statistiques le soulignent : les jeunes boivent plus* ».

⁵ Rapport 2001 de l'OFDT.

« Il y a une minorité de jeunes qui ne boit jamais ».

« Les chiffres le disent bien ».

« Les chiffres parlent d'eux-mêmes ».

Les statistiques fonctionnent alors comme un référentiel explicatif sans pour autant rien n'expliquer ni prouver.

○ **Le médical, les experts de la santé.**

Il en est de même lorsque les professionnels rencontrés se réfèrent aux paroles des experts médicaux pour justifier de l'existence d'un problème jeune et alcool, en oubliant que ces derniers, généralement des alcoologues, psychologues, psychiatres parlent généralement du public qui est le leur et de pathologies et non pas de tous les jeunes. Ce qui peut donner à penser que toute une tranche d'âge est aspirée dans des problèmes et des pathologies de consommation, ce qui soulignons-le, n'est pas le cas.

« C'est un discours de santé publique, tous les médecins vous le diront ».

« Dans les hôpitaux ils notent l'augmentation de la mortalité liée à ces pathologies ».

« Ils (les médecins) disent qu'il y a plus de cancers chez les jeunes, plus d'alcoolisme ».

« Il y a une augmentation énorme des comas éthyliques chez les jeunes, tous les soignants vous le disent ».

C. Le discours empirique

Cette partie reprend six thèmes récurrents liés à ce que les professionnels observent sur leur terrain. Ils sont présents dans la plupart des entretiens et nous les présentons en respectant leur hiérarchisation, c'est-à-dire l'importance que leur donne chacun de nos enquêtés.

○ **« Une visibilité accrue »**

Tous observent un « *affichage* » de la consommation. Boire n'est plus une pratique cachée, que l'on tente de dissimuler aux yeux des adultes, mais un usage ordinaire, banal. Les professionnels ne parlent pas de conduites ostentatoires, ni de provocation, mais décrivent ce qui est considéré comme routinier par les jeunes eux-mêmes. Cette visibilité accentue le phénomène d'alcoolisation sans que l'on puisse dire que ces pratiques sont en augmentation.

« Ils ont tous une canette à la main, c'est normal quoi ».

« Cela se voit de plus en plus car ils ne se cachent plus ».

« A la terrasse des cafés ils prennent tous des demis ».

« Ils boivent sur les bancs, dans les parcs, cela ne les gêne pas ».

« Ils sont super visibles ».

« Avant je les voyais moins ».

« Je ne veux pas jouer les vieux croûtons, mais il y a quelques temps, ils étaient moins visibles ».

○ **« La fin d'un tabou »**

Phénomène observé mais aussi parlé puisque les adultes constatent tous la facilité dont le sujet est abordé. Les jeunes parlent de leur consommation assez librement, comme nous avons pu aussi le constater lors des entretiens.

« Ils en parlent sans aucun tabou ».

« Ils se vantent de ce qu'ils ont bu, mais je ne sais même pas s'ils en sont fiers, c'est un simple fait pour eux ».

« Ils nous racontent ce qui se passe ».

« Pour eux c'est normal, ils vous le disent comme ça ».

« Ils nous parlent de leurs soirées, des quantités d'alcool qu'ils boivent ».

« Ce n'est plus un tabou, alors pas du tout ! ».

○ **« Une polyconsommation »**

La prise d'alcool est souvent associée à celle de cannabis. Cela suffit-il pour parler de « polyconsommation » ? Il faut sans doute rester prudent puisque ces derniers notent que les autres produits sont rares et restent « *extrêmement marginalisés* ».

L'apparition du Red Bull, comme autre produit à risque, n'est pas qu'une simple anecdote. Elle témoigne de l'usage qui en est fait, alcool plus produits, cocktail, qui multiplie les risques.

« Je suis aussi inquiet par l'arrivée du Red Bull, une fois mélangé à l'alcool ça fait des ravages, et lorsque vous rajoutez le cannabis ».

« Le mélange alcool shit c'est courant ».

« Ils consomment tous de l'alcool et un peu de shit ».

« Faut pas dramatiser, l'alcool ok, le shit dès fois et encore, mais tout le reste, cocaïne, héroïne c'est une autre problématique ».

« Les autres produits autre que l'alcool et le cannabis restent extrêmement marginalisés ».

○ **Augmentation de la consommation chez les filles**

Les professionnels font aussi un double constat concernant cette thématique. Ils observent à la fois une augmentation de la consommation mais aussi un changement d'image de la « *femme qui boit* ». Là aussi ces pratiques sont rendues visibles. La perception de la fille avec un verre à la main, une canette, ne serait plus systématiquement négative. L'ivresse chez les filles est décrite de la même manière que celle des garçons, avec la même intensité, la même violence. Elle est presque banalisée dans les propos de ces acteurs de terrain qui ne s'en étonnent plus.

« Là il y a vraiment un changement, car on ne voit plus de différence entre les filles et les garçons au niveau des consommations ».

« A l'heure actuelle les filles boivent comme les garçons ».

« Les filles au niveau de la consommation elles ont rattrapé les garçons ».

« Les filles vont boire super rapidement pour avoir les effets le plus rapidement possible, et les mecs ils vont essayer de durer le plus longtemps possible ».

« *Les filles elles arrivent maintenant avec leur pack de bières* ».

« *Elles se rendent malades comme les garçons* ».

« *C'est la parité, enfin...* ».

○ **La fête, le plaisir**

Le thème de la fête est présent dans le discours recueilli. Nos interviewés en entendent parler. Elle s'inscrit dans une temporalité particulière. Il y a un *avant*, le temps de la préparation, les achats d'alcool, de l'attente, de l'espoir. Tiendra-t-elle ses promesses, sera-t-elle « *la soirée du siècle* » ? Et puis un *après*, qui mobilisera encore pendant quelques temps les conversations. Mais le temps de l'action est pour les adultes, un impossible à voir. Ils ne sont pas présents. La fête se prépare, se raconte mais elle leur reste invisible. Rares sont ceux, qui peuvent y pénétrer. Elle est l'objet de tous les fantasmes, à la fois pour ceux qui participent, comme pour tous ceux qui n'y ont pas accès.

« *Les jeunes ne savent plus s'amuser, ils ne connaîtront jamais la fête comme nous on savait la faire* ».

« *La fête, la fête...ils ne pensent qu'à ça, faire la fête...* ».

« *La fête c'est l'occasion de tous les excès* ».

« *Je suis sûre qu'ils doivent s'ennuyer dans leur fête* ».

D. Le discours pragmatique : « faut pas dramatiser »

Nous terminons cette première partie de la même manière que nos enquêtés ont poursuivis leur discours, par des paroles qui offrent un tout autre regard sur ces pratiques, bien moins alarmant que les propos initiaux. Nous retrouvons dans les mêmes entretiens des formulations qui expriment des idées contraires. Comment comprendre alors le caractère ambivalent des propos tenus ? Comment peut-on passer de « *c'est alarmant* » à « *ce n'est pas si inquiétant que ça* » ?

Nous pouvons émettre deux hypothèses face à ce paradoxe. La première tient aux conditions

même de l'entretien qui laissait une grande liberté de parole et la possibilité de construire un discours en acte. C'est-à-dire un processus d'élaboration avec tout ce que cela comporte de contradiction, d'opposition, de spontané, et de non élaboré. La deuxième tient plus à la position de nos interviewés, des professionnels de la jeunesse, tous engagés dans le champ de la prévention et habitués à manier le champ des politiques sociales et éducatives de la jeunesse, qui insistent davantage sur l'aspect « protection des mineurs ».

Cinq axes reviennent dans les entretiens et reflètent bien à la fois les questions que ces acteurs se posent et leurs propres perceptions de la situation.

○ **« Ce n'est pas si inquiétant que ça »**

« Les problèmes, le Binge Drinking, cela concerne une minorité des jeunes, qu'une minorité ».

« Il ne faut pas monter une usine à gaz avec ce faux problème, ça existe c'est vrai, mais à force de trop en parler on risque de donner envie ».

« Il ne faut peut être pas trop s'inquiéter, car je pense que le problème il est plus du côté des adultes ; les adultes boivent beaucoup plus que les jeunes et d'une manière beaucoup plus régulière ».

« Les jeunes sont organisés, pour limiter les risques ».

○ **Un problème nouveau ?**

« Ça a toujours existé l'alcool, ce n'est pas un problème nouveau ».

« Objectivement quand on était jeune (Mr. de 40 ans) on faisait pareil, les jeux, le binge machin, on vomissait pareil ».

« Qu'est ce qui a changé ? Pas grand-chose, moi je le vois bien, j'étais jeune et je peux vous parler de mes anciennes soirées ».

« Si on regarde en arrière on a toujours bu ».

« Les adolescents ont toujours bu ».

« Ces comportements ne sont pas nouveaux, ils évoluent ».

○ **« De mon temps nous aussi... »**

« De mon temps on buvait pas mal aussi, peut être plus ». (Mr. De 32 ans).

« Quand j'étais jeune on venait aussi pour se mettre minable, pareil ».

« Nous aussi on buvait, et on en faisait pas tout un drame »

« A mon époque, y a pas si longtemps, je me souviens des soirées du lycée, surtout en terminale, c'était l'orgie ».

○ **« Les jeunes ne sont pas tous des toxicomanes »**

« Alors moi je dis stop aux discours moralisateurs débiles ; et j'aborde ce sujet en prenant le contre-pied, c'est-à-dire qu'il faut arrêter de dire des conneries sur les jeunes ; ce n'est pas parce qu'on va aller dans une soirée qu'on est en danger, drogué, alcoolique ».

« Les jeunes ils s'amuse un peu, ce n'est pas bien grave, ils ne vont pas devenir des alcooliques ».

« Boire, un peu, beaucoup, je sais pas, mais on n'est pas systématiquement dans la drogue ».

« Ils ne touchent pas aux produits durs, cela reste à la fois festif et convivial. S'amuser oui, se défoncer non ».

○ **Ni banalisation, ni dramatisation**

« On veut trop dramatiser c'est dangereux ».

« Je trouve qu'on est à la fois trop ferme, trop raide et parfois trop mou ».

« Le problème, le vrai problème c'est le cannabis ».

« Ce n'est pas si dramatique, c'est de leur époque ».

II. La question de l'excès

Nous aborderons dans cette partie les perceptions des professionnels sur la prise d'alcool qui n'est jamais interrogée en tant que telle, notons-le, mais sur sa consommation qui est jugée excessive. Autrement dit, la consommation par des jeunes, de produits alcoolisés, n'apparaît pas comme un problème en soi. Ce qui caractérise le discours des adultes rencontrés, c'est l'excès. Cette question dépasse le simple cadre du rapport jeunes-alcool car l'excès par définition est sujet aux débordements et renvoie plus largement à la question des limites. De toutes les limites, sans qu'elles ne soient jamais clairement établies. Les propos recueillis font bien tous référence « à *un no limit* » sans jamais en tracer le contour. L'implicite reste la règle. Comment et à partir de combien faut-il désigner l'excès, ce franchissement de limites ? Dans les propos recueillis, seule l'absence de limites permet de définir l'excès, qui à son tour grossit l'image des comportements. La mise en perspective du discours des adultes et celui des jeunes nous permet d'avancer qu'il existerait chez les jeunes un goût de l'excès contrôlé, qui n'est pas forcément, comme les adultes peuvent le penser, celui de la « *défonce* ». Le « *no limit* » perçu par les adultes s'oppose alors au « *nos limites* » des jeunes.

A. « NO LIMIT » où l'âge de la déraison

Quatre axes sont retenus pour définir l'absence de limite et cerner le problème :

- **« Jusqu'à plus soif ... »**

Une limite illimitée, boire jusqu'à plus soif.

« *Ils boivent sans limite, n'importe quoi c'est la quantité qui compte* ».

« *Ils boivent sans compter* ».

« *Tous les jeunes, peu importe le milieu social, le niveau scolaire, tous les jeunes vont se rejoindre sur le problème des limites [...] ils n'en ont aucune* ».

« *La question des limites ils ne connaissent pas* ».

○ **« Ils ne sont pas raisonnables »**

L'appel à la raison.

« Ils veulent être plus forts que le produit ».

« Ils veulent garder le contrôle, sans se rendre compte ».

« C'est l'âge déraisonnable ».

« Ils ne sont pas raisonnables du tout, ils pourraient s'amuser sans boire autant ».

○ **« Ils n'ont pas, plus, de limite »**

« Ils ne connaissent pas bien leurs limites ».

« Aujourd'hui les jeunes n'ont plus de limite ».

« C'est un peu de notre faute, nous les adultes, on les a élevé sans leur donner de limite, c'est le siècle de l'enfant roi ».

« Ils ne respectent pas les limites qu'ils se fixent ».

« On leur dit de ne pas trop boire, de faire attention, mais non, ils franchissent les limites ».

Reste à savoir si ces jeunes n'ont pas, plus ou pas assez de ce qui est nommé « limites » ?

○ **« Ils ne se rendent pas compte »**

L'inconscience. L'âge de tous les excès.

« Ils ne se rendent vraiment pas compte de ce qu'ils font, des quantités qu'ils absorbent ».

« C'est de la pure inconscience ».

« Aucune prise de conscience, ils sont malades et ils recommencent ».

« Accumuler tous ces excès ils ne se rendent pas compte ».

1) La prise en compte de l'excès, où comment ne pas moraliser un problème moral ?

S'engager sur le chemin de la morale lorsque l'on évoque le rapport alcool-jeune, est un pari à haut risque. L'alcool plus que tout autre sujet, est emprunt de valeurs, de croyances, de jugements. Chacun d'entre nous se réfère à son modèle de valeurs pour percevoir le monde et agir en fonction. Notre régime d'action ne s'organise pas en fonction de ce que l'on voit, mais bien en fonction de ce que l'on croit. C'est pourquoi il nous apparaît important de poser le problème comme tel, non pas pour y répondre définitivement, mais pour ouvrir des pistes de réflexion. En effet nos entretiens font apparaître, d'une manière très nette, des références à des systèmes de pensée qui orientent la manière d'agir. Ainsi bon nombre de professionnels se trouve confronté à un impossible : peut-on intervenir si l'on ne considère pas le problème comme pathologique en soi ?

Ce n'est pas boire de l'alcool qui est problématique pour ces derniers, mais la manière, l'excès, la trop grosse quantité. Il existerait alors un « *bien boire* », qu'il resterait à imposer pour contrebalancer le « *mal boire* », lié à l'ivresse et au débordement. Cette « *morale* » sous entend que les jeunes ne savent pas bien boire, et qu'ils transgressent les codes implicites du boire adulte : « *Ne pas montrer ses excès, ne pas trop faire la fête, ne pas avoir le goût de l'excès, ne pas chercher que le plaisir....* ». Ce ne sont que les premières pistes de réflexions soulevées par ce verbatim. Il nous restera à les mettre au travail, pour approfondir cet impossible, prévenir l'excès et ses usages autrement que dans sa dimension morale.

Cinq axes nous ont permis de réfléchir à cet aspect : les notions du « *bien et du mal boire* » que nous retrouvons dans les extraits ci-dessous, puis celui du « *raisonnable* » qui se traduit par « *un peu mais pas trop* », celui du « *plaisir et de la morale* » ou de l'immoralité du plaisir, et enfin celui de l'exemplarité de l'adulte et du jeune professionnel.

○ Le « bien boire »

« *Faut-il apprendre à bien boire ? C'est une réflexion que l'on a actuellement. Doit-on aller*

vers une découverte de l'alcool-plaisir ? Est-ce aller vers l'ouverture de la boîte de Pandore ? ».
« Des jeunes qui pratiquent le binge drinking une fois, est-ce plus grave ou moins grave qu'un jeune qui boit par contre régulièrement ? ».

« On a mis en place un projet de dégustation du vin, une sorte de stage œnologique pour leurs apprendre à bien boire, pas n'importe quoi ».

« Un jeune qui boit de temps en temps pour faire la fête, ce n'est pas comme l'adulte qui prend un verre tous les soirs ».

○ **« Faire la fête, un peu mais pas trop »**

« Que les jeunes se prennent une cuite de temps en temps ce n'est vraiment pas grave, ce n'est pas un drame, mais trop souvent quand même ».

« Il faut bien s'amuser de temps en temps, se lâcher comme ils disent, mais faut se montrer raisonnable ».

« Bon ok, s'amuser de temps en temps ça va, mais faut pas exagérer, ce ne sont plus des gamins, y a autre chose dans la vie ».

« Moi je ne suis pas contre qu'ils fassent la fête, au contraire, mais pas trop ».

○ **« Le plaisir est-il moral ? »**

« On est dans une société où on ne veut pas parler de plaisir, ni le montrer ».

« Oui il y a la notion de plaisir avant tout ».

« C'est hypocrite de ne pas parler de plaisir ».

« On veut nous culpabiliser par rapport à cette notion de plaisir ».

« L'alcool-plaisir, faut-il ou ne faut-il pas ? ».

« C'est un vrai problème pour nos équipes d'encadrants : la consommation d'alcool est-ce un comportement déviant ? »

« Il ne faut pas penser qu'au plaisir dans la vie ».

○ **L'exemplarité de l'adulte « fais ce que je dis, ne fais pas ce que je fais »**

« Moi j'ai du mal avec le discours moral, je bois de l'alcool, je fais la fête, ça m'arrive d'être

bourré ».

« Je fais, ou plutôt j'ai fais parti de ceux qui se sont bien amusés ; j'imagine qu'on a tous eu, plus ou moins des consommations excessives ».

« L'alcool ce n'est pas interdit quand même ! Nous aussi on se lâche de temps en temps ».

« Nos jeunes ce n'est pas des alcooliques... Avec tout ce qu'on a bu quand on était jeune, je sais de quoi je parle ».

« Boire un peu ça n'a jamais fait de mal ».

« Moi je ne fais jamais la morale, je suis mal placé pour cela, je ne bois pas trop, mais quand je fais la fête... ».

○ Les jeunes animateurs

« On a des animateurs jeunes, entre 17 et 20 ans. Ils rentrent en plein dans votre étude, ils doivent faire la fête, boire, s'amuser comme tous les jeunes, je dis bien, ils doivent, car j'en sais rien, c'est leur vie privée ».

« On est confrontés à ce problème, c'est certain puisqu'ils rentrent dans la tranche d'âge. Ils font la fête pareil, boivent, fument... en dehors des temps professionnels ».

Nous sommes bien confrontés ici à cette échelle de valeurs où le bien boire suppose la non entrave à la vie professionnelle, comme il suppose de ne pas compromettre ses études. Mais comment ces jeunes animateurs peuvent-ils mettre en acte des actions de prévention s'ils ne considèrent pas qu'il existe un danger dans la consommation d'alcool ?

Des éléments de réponse se trouvent dans ce qui suit.

2) Prévenir l'excès

Cette partie est consacrée aux questions de prévention. Toutes les personnes rencontrées peuvent se définir comme des acteurs de prévention. Elle est pour certains au cœur de leur pratique, pour d'autres un sujet croisé ponctuellement. Pour autant, aucun de nos interlocuteurs ne fait référence aux trois niveaux de prévention qui ont été codifiés par l'OMS,

Organisation Mondiale de la Santé, la prévention primaire, secondaire et tertiaire. La prévention est généralement définie comme une approche globale, même si les professionnels rencontrés interviennent uniquement dans le champ de la prévention primaire. Dans ce cadre là, leur mission vise à informer les jeunes des risques sanitaires et sociaux liés à leur consommation d'alcool. Tous nous disent être en lien avec cette problématique. Ces adultes rapportent que l'alcool est rarement affronté de front dans les actions mais associé à la prévention routière, ou aux autres produits psychoactifs.

« Ce n'est pas évident de mettre en place des actions concernant l'alcool, on met plus d'énergie sur la sécurité routière, mais on ne prend que rarement l'alcoolisation comme porte d'entrée ».

- **La prévention mise en mots : prévenir, réduire, accompagner les risques**

On retrouve ces trois mots dans les interviews réalisées, avec une nette prédominance pour le terme « *prévenir* », employé dans le sens informer.

« On fait de la prévention en les informant des risques ».

« On les prévient du danger, c'est déjà de la prévention ».

« Nous, on reste sur la prévention globale, l'alcool, le cannabis, la prévention routière ».

« Ils connaissent les produits, les effets, les risques. Les informations ils les ont au collège, au lycée... ».

« On distribue des plaquettes, elles sont plutôt bien faite, mais on ne sait pas si elles sont lues ».

« On leur donne un petit livre, c'est difficile parce qu'on n'est pas responsables de la façon dont ils vont le comprendre, donc on fait de la prévention, mais aussi de la réduction des risques ».

Le thème de la « réduction des risques » apparaît dans un deuxième temps avec celui de l'« accompagnement ». Souvent employés mais sans se référer à des expériences pratiques, ils sont plutôt l'apanage des animateurs de prévention qui maîtrisent davantage le vocabulaire professionnel des politiques de prévention. Notons que ces risques ne sont jamais évoqués, sauf ceux liés à la conduite en état d'ivresse. C'est ici que l'on trouve quelques éléments d'analyse

explicative sur le positionnement à l'égard du produit alcool. En effet il n'est pas perçu comme un produit négatif et dangereux en soi par la majorité des acteurs de terrain. Dans ce cas-là, il est plus facile de parler des actions de réduction des risques, qui visent à une bonne utilisation du produit, plutôt que d'insister sur la prévention qui vise à faire passer le produit comme dangereux. Ces actions sont d'autant plus valorisées qu'elles sont valorisantes pour les intervenants qui quittent ainsi la posture des « *entrepreneurs de morale* ⁶».

« On n'est plus dans l'ère de l'information, ce qui est important aujourd'hui c'est de réduire les risques que les jeunes prennent ».

« On ne peut pas éradiquer les produits, il est donc plus sage d'être dans la réduction des risques ».

« On n'est pas là pour faire de la morale, dire si c'est bien ou pas bien, mais pour faire en sorte que cela se passe le mieux possible. C'est ça la prévention aujourd'hui ».

« Réduire ça veut pas dire interdire, c'est limiter les dégâts et faire en sorte qu'ils sachent consommer ».

« On a une démarche éducative, pédagogique, il faut leur apprendre à réduire les risques ».

.

○ **Prévenir : un sens de l'engagement**

Dans ce paragraphe nous avons voulu souligner l'engagement des acteurs rencontrés. Nous avons été surpris par la mobilisation autour de ce sujet, par les débats en cours, par les questionnements de certains professionnels et par les projets d'action en devenir. Voici en quelques citations la synthèse des débats d'idées :

« L'alcool et les jeunes c'est un vrai débat chez nous. Il y a un travail de réflexion en cours. On se pose des questions : c'est quoi une action de prévention ? Pour quel public ? Comment ? On échange, on se confronte...Ce n'est pas évident de trouver un bon positionnement».

« Avoir un autre regard et une autre approche sur ce phénomène plutôt que d'appliquer une campagne nationale ».

⁶ Howard S. Becker, Outsider. Etudes de sociologie de la déviance, Ed. Métailié, Paris, 1985.

« On doit prendre en compte la notion de plaisir et s'engager là-dedans ».

« Intervenir sur ce sujet, c'est un acte éducatif fort, et lorsqu'on porte un projet éducatif comme le notre il faut s'engager et assumer ses prises de position. Si l'alcool est un produit dangereux alors pas d'état d'âme, il faut ne plus l'utiliser, même pas dans nos pots internes ».

« C'est une vraie question éthique l'alcool, bon ou mauvais usage, dangereux ou pas, interdire, tolérer... On met tout cela en discussion ».

« Chez nous on n'est vraiment pas d'accord sur la manière d'aborder le problème. C'est un débat pour l'instant qu'il va falloir trancher ».

- **« Boire ou conduire il faut choisir ».**
Polémique autour de SAM.

Cette campagne de prévention autour du risque routier montre bien les dissensions qui existent chez les professionnels. Loin de faire l'unanimité Sam, le capitaine de soirée abstinent, déchaîne la polémique. Certains professionnels soulignent « l'aberration » de telle campagne sur la consommation d'alcool chez les jeunes. *« Certes il y en a au moins un qui ne boit pas, mais tous les autres boivent deux fois plus ».*

D'autres préfèrent souligner la baisse de la mortalité liée aux accidents de la route, et passent sous silence les autres risques. Ces deux manières de penser la prévention alcool-jeune ne fait que reprendre le débat sur prévention et réduction des risques.

« Je trouve que les campagnes avec Sam cela produit l'inverse en terme de consommation. Il y en a un qui ne boit pas et trois qui se torchent comme c'est pas possible ».

« Sam s'est bien ancré dans les mœurs, ils ne conduisent plus, mais faut voir les résultats, ils boivent encore plus qu'avant ».

« Il y a des villes où le maire a demandé de retirer les affiches, car il voyait le résultat sur sa population jeune ».

« Faut voir le côté positif, ils n'ont plus d'accident de voiture maintenant. Boire ce n'est pas un pêché, alors que de tuer ses copains c'est terrible ».

« Qu'est ce qui vaut mieux ? Boire, s'amuser, et se laisser reconduire ou se fracasser contre un arbre ? ».

III. BINGE DRINKING ? Vous avez dit binge drinking ?

Nous terminons le chapitre consacré à la parole des adultes par les propos recueillis sur le binge drinking. Mot anglo-saxon qui désigne chez les jeunes, un mode d'alcoolisation qui consiste à boire le plus rapidement possible la plus grande quantité d'alcool possible. Autrement dit, le binge drinking est une pratique de «défonce» rapide.

Rappelons-le, cette recherche trouve son origine dans un travail engagé par la DJEPVA sur la consommation excessive d'alcool des jeunes, appelée « binge drinking ». Nos recherches antérieures nous avaient appris à nous méfier de ce terme que nous savions peu utilisé sur les terrains. Nous ne souhaitons pas non plus le considérer comme un « objet de recherche » et centrer notre approche uniquement sur les représentations que nos deux publics pouvaient en avoir. Néanmoins, nous ne pouvions pas non plus, totalement l'écartier de nos entretiens, ce qui nous a permis de vérifier la validité de ce terme. Ainsi nous avons cherché à connaître si les professionnels avaient déjà entendu ce mot, s'ils connaissaient d'autres appellations, telle que « biture express », « alcool défonce », « torche minute », s'ils les référaient à des pratiques, et enfin s'ils en avaient été les témoins directs.

A. Un sens bien singulier pour une définition plurielle

○ Absence de signification

Spontanément nos interviewés disent ne pas connaître ce terme et donc ne pas l'employer. En insistant sur le sens que ce mot pourrait avoir, quelques-uns arrivent à en cerner une définition sans toutefois y adhérer. Le mot a été parfois entendu, croisé, mais ne fait pas encore partie du vocabulaire professionnel. Il ne fait pas sens. Beaucoup n'arrive pas à le prononcer et l'associe vaguement à l'idée d'une alcoolisation excessive. Les autres termes proposés comme « biture express » ne renvoient pas davantage à leur pratique. Si quelques-uns font appel à des images, ce ne sont jamais des témoignages directs, mais celles d'émission télévisées qui ont abordé le sujet.

« C'est difficile d'en parler car on ne sait pas très bien ce qu'il y a derrière ce terme ».

« Qu'est-ce que c'est déjà le binge drinking ? C'est difficile pour moi d'en dire quelque chose, surtout si on n'a pas la même définition ».

« Je n'ai pas de définition précise ».

« On n'emploie jamais ce terme ».

« La question du binge drinking, excusez-moi, je ne sais même pas prononcer ce terme, j'en ai entendu plus parler qu'autre chose ».

○ **Que cache ce terme ?**

Malgré tout plusieurs personnes tentent de définir le binge drinking par rapport à un mal-être :

« Je ne connais pas l'expression mais ce que cela provoque oui, un mal-être ».

« Je ne suis pas psychologue, je suis un professionnel de l'animation de la jeunesse mais pour moi cela renvoie à un mal être ».

« C'est plus une consommation pathologique, il n'y a plus du tout l'aspect festif ».

« Binge drinking ? C'est une pathologie du boire, de la souffrance ».

○ **Des représentations multiples**

D'autres encore l'associent aux autres expressions anglo-saxonnes liées à la consommation d'alcool. Ainsi le binge drinking est défini comme un :

« Happy hours ».

« After », « Before ».

« After work ».

○ **Le rôle des médias dans la diffusion d'image de binge drinker**

L'influence des médias est certaine. Après avoir précisés le sens du binge drinking, nos interviewés font tous référence à des reportages mettant en scène des beuveries étudiantes.

« On a vu pas mal d'émissions sur ce terme, et je pense qu'on est tous plus ou moins influencés par les images ».

« Après l'émission on a vu les jeunes et on a repris cela avec eux, mais bof pas de réaction, ils ne se sont pas sentis concernés ».

« C'est le côté voyeur de notre société, il faut montrer toujours quelque chose de nouveau ».

« J'en ai entendu parler dans la presse ».

« C'est l'effet média qui pousse à légitimer ce terme ».

« On aime bien créer des phénomènes, stigmatiser des publics, avec ce machin on va en parler quelque temps et après on va passer à autre chose ».

« J'ai vu l'émission d'envoyé spécial sur ces jeunes qui vont se défoncer une semaine en Espagne, c'est du binge drinking ».

- **« Choses vues, choses dites, c'est entendu, le phénomène existe bel et bien »**

L'impact des images construit des opinions subséquences. Le binge drinking n'est nullement remis en cause comme réalité objective par les professionnels, même si l'expression ne leur est pas familière et très éloignée de leur pratique.

« Puisqu'on en parle autant cela doit bien exister ».

« C'est inquiétant, tous ces jeunes qui se livrent à ça ».

« Les images m'ont fait peur ».

« Pour l'instant, chez nous on n'est pas trop touchés, mais ça va venir ».

« J'ai pris conscience du phénomène grâce à la télé ».

CHAPITRE II : LA PAROLE DES JEUNES

En préalable à ce deuxième chapitre consacré à la parole des jeunes, nous voulons réitérer un positionnement face à ce public, qui guide la conduite de nos recherches. Nous considérons les jeunes et les adolescents comme des acteurs dotés d'une capacité propre à agir et à donner du sens à leurs actions. Autrement dit nous reconnaissons et affirmons leur capacité à s'exprimer sur leur perception du monde ainsi que leurs capacités réflexives à se penser dans le monde. C'est ce postulat que nous mettons en avant dans la présentation de ce verbatim.

Lors des premières réflexions sur cette enquête nous ne connaissions pas l'accueil que ce public pourrait nous réserver. Venir rencontrer des adultes pour aborder sa consommation d'alcool n'a, a priori, rien d'exaltant. Nous nous trompions. De nombreux jeunes ont voulu « parler », c'est le mot qu'ils ont employé, et surtout « en parler » avec « un adulte de passage », pour reprendre la belle expression de Jean François, intervenant à l'IUFM de Versailles, membre des CEMEA et fin connaisseur de la psychologie des adolescents. Ce dernier nous rappelle que « rien ne remplace la rencontre avec un adulte professionnel institué, animateur, enseignant, responsable de structure, éducateur, qui connaît son métier, qui accepte d'évoluer avec lui et qui se donne le temps de l'exercer et d'y réfléchir ».

C'est ce que nous avons essayé de faire modestement pendant nos rencontres, et nous avons pu mesurer combien les propos de Jean François étaient justes. Les jeunes que nous avons rencontrés étaient bien sûr, tous volontaires pour cela, sélectionnés d'après leur appartenance aux associations ou aux lycées. Nous n'avons pas « choisis » nos jeunes, ce sont eux qui se sont déterminés, en fonction de la présentation du projet par le responsable de la structure ou du lycée. Ainsi, une classe de Terminale de lycée agricole, avait été sélectionnée en raison de la réputation de tous ses membres, perçus comme « des alcooliques » par le corps enseignant. Réputation en partie assumée par les lycéens eux-mêmes, mais qui ont voulu faire entendre d'autres voix en désignant des « gros buveurs » certes, mais aussi ceux qui passaient pour des « buveurs

normaux » et « *des petits* », voire des buveurs abstinents. Soulignons que ce classement ne comportait aucun jugement sur celui qui ne boit pas, désigné comme élément du groupe, au même titre que les autres. Nous ne retrouvons pas non plus dans les autres entretiens de jugement positif ou négatif sur celui qui boit ou ne boit pas. Ajoutons que nous n'avons trouvé qu'un seul jeune qui peut être défini comme réellement abstinent, c'est-à-dire ne buvant pas d'alcool.

Ceux qui se définissent comme ne buvant pas, font plutôt référence à leur tempérance, car ils reconnaissent boire « *un verre à l'occasion* », ou « *un demi de temps en temps* ». Lorsque nous abordions avec eux leur motivation à venir nous rencontrer, la curiosité face au « chercheur » était évoquée. Mais ces jeunes mettaient davantage en avant leur volonté, leur engagement à venir témoigner sur un sujet qu'ils connaissaient bien et dont ils avaient compris l'enjeu. La majorité pourrait se retrouver dans cet extrait d'entretien qui résume assez bien leur motivation. « *Je suis venu pour témoigner, pour aider à comprendre comment ça marche un jeune, pour casser tous les préjugés que les adultes ont sur les jeunes, pour montrer que si on boit on n'a pas pour autant des problèmes avec l'alcool. On n'est pas tous des alcoolos...* ». D'autres apprécieront la démarche, « *pour une fois qu'on est consultés* », en ajoutant que « *c'est important de comprendre comment les jeunes réagissent par rapport à l'alcool avant de faire de la prévention* ».

Tous parlent librement de leurs pratiques de consommation, de leur opinion sur les différents produits liés à la fête, sans qu'aucun tabou n'interfère dans ce qu'ils ont à nous dire.

Soulignons aussi le peu ou pas d'inflation, dans la description de leur pratique qui aurait consisté à en rajouter sur les consommations, sur les effets, sur des bravades ou autre roman de beuverie. Pas de mise en scène rocambolesque non plus, des témoignages, une simple chronique ordinaire de leur alcoolisation festive.

Un élément nous a aussi suffisamment frappé pour mériter d'être souligné dans ce préambule. Lors de l'analyse des fragments d'entretiens nous avons été sensibles à la similitude de certains propos tenus par les jeunes avec ceux des adultes. Mêmes références, mêmes savoirs, mêmes analyses parfois sur le fond du problème. Eux aussi parlent de culture du boire, de rites de passages, de crise d'adolescence, de « pression sociale » et autres *explications justificatives* qu'ils reprennent à leur compte pour se dédouaner d'une quelconque responsabilité. Eux aussi regardent les plus jeunes comme « la » génération à problème. Ainsi ce lycéen de 18 ans parle des

collégiens :

« J'ai l'impression que ça commence de plus en plus jeune, 14-15 ans, même à 13 ans il y en a qui commencent à boire autant que nous, et puis ils ne font pas attention à ce qu'ils boivent. Ils boivent de la vodka, du whisky... ».

Eux aussi parlent des adultes comme « *d'anciens jeunes* » avec ce regard critique de ceux qui renient leur passé. :

« Les adultes, c'est comme s'ils ne l'avaient jamais fait quand ils étaient jeunes. C'est très rare des personnes qui ne se sont jamais saoulés au moins une fois dans leur vie ».

Eux aussi pensent qu'avant c'était pire :

« Moi je ne pense pas que l'on boit plus qu'avant. Dans les années 68, c'était des bons drogués quand même, y a eu pleins de produits, quoi, c'est une autre époque, aujourd'hui on en parle plus, c'est tout, et on dit oui les jeunes c'est des drogués, des alcooliques... des clichés comme les paysans tous des alcooliques, ce n'est pas forcément vrai. C'est injuste ! Moi je vois bien dans mon village ceux qui boivent le plus c'est les vieux, voilà ! On peut faire la fête en buvant un petit peu, mais faut pas s'arracher. Voilà ».

Eux aussi ne veulent pas porter de jugement moral sur le copain qui « *boit trop* », « *c'est son affaire* », « *ça le regarde* », ou mal, « *il a vomi partout* », « *il a vidé une bouteille en quelques minutes* » mais ajoute « *ça ne le fait pas* », « *ce n'est pas cool, pas fun* ».

Seule la question des limites oppose en miroir la perception des excès.

Nous avons organisé ce chapitre en cinq parties. La première contient « ce qu'ils nous disent » sur leur rapport à l'alcool, à la fête, aux parents. C'est à partir de leurs constats qu'ils se livrent et qu'ils décrivent leurs pratiques. Cette partie n'est pas seulement descriptive. Leurs récits contiennent des éléments réflexifs, des jugements, une certaine manière de voir et de penser le problème, puisqu'ils le vivent ; d'où une certaine façon, aussi, d'y apporter des réponses.

La deuxième s'articule sur le « comment nous disent-ils cela ? », avec quels mots, de quelles manières ? Ce n'est pas seulement une question de forme, car sous la forme « le fond remonte à

la surface »⁷. Les mots et les expressions employés sont suffisamment expressifs pour « parler » et rendre compte de ce qu'ils taisent.

Dans la troisième partie nous avons cherché à savoir « ce qu'ils disent » sur les risques, la prévention, le groupe de pairs.

La quatrième s'intéresse à l'apprentissage des pratiques liées à l'alcoolisation festive, à la perception des effets recherchés.

Enfin nous concluons ce verbatim par ce « *nos limites* », comme ils disent, pour nous rappeler, que s'ils ne sont pas forcément raisonnables, ils savent raisonner leurs excès.

I. Ce qu'ils nous disent !

A. Constats et paradoxes

Comment les jeunes perçoivent leurs relations à l'alcool ? Comment ces derniers ressentent tout ce qui est dit, écrit sur ce sujet ? Enfin quels sont leurs principaux constats sur ce phénomène ?

Nos jeunes interviewés ont tous des choses à dire sur le sujet. Ils ne sont pas tous d'accord pour l'aborder de la même façon mais ils se rejoignent dans l'ensemble sur l'essentiel. Ils ont une bonne connaissance de la problématique, de la manière dont elle est traitée par les médias et parlée par les adultes, ce qui les pousse d'abord à vouloir nous rassurer. « *Je sais aussi que globalement la consommation d'alcool en général a tendance à régresser. Ce qui est, peut être nouveau, c'est que l'alcool est diabolisé* ».

Ce qu'ils nous disent c'est que « *nous nous inquiétons trop par rapport à se sujet* », ils trouvent que nous « *en faisons des tonnes* » et « *que tout va pas si mal, loin de là* ». Ils sont un peu agacés par l'image que l'on véhicule sur les jeunes et réfutent en bloc le mal être, la souffrance, les drogues, l'alcoolisme...

« *On n'est pas malheureux* ».

⁷ Victor Hugo

« Si je ne vais pas très bien, ce n'est pas forcément des moments où je vais sortir pour boire, non au contraire ».

« Tout va bien, no problème, en tout cas rien à voir avec ce que vous (les adultes) pouvez raconter sur nous ». « Faut pas trop s'inquiéter ».

Ils reconnaissent bien qu'ils boivent, qu'ils font la fête, *« on boit, ok, mais est-ce qu'il faut s'inquiéter autant, dramatiser ? »* mais veulent en même temps calmer *« nos inquiétudes »*.

« On sait que pour la santé c'est pas top. Mais tans pis, on s'amuse ».

« Faut pas s'inquiéter, on a jamais résolu un problème en foutant la trouille, en stressant tout le monde ».

« Je sais que c'est pas forcément intelligent de boire comme ça, mais c'est pas un drame non plus ».

Ils tiennent aussi à souligner les ambiguïtés du regard des adultes sur la consommation d'alcool et mettent en parallèle leurs pratiques pour en souligner les paradoxes.

« Ce n'est pas les mêmes modes de consommation, les jeunes cherchent à se lâcher, à faire la fête ».

« Pour moi les adultes boivent plus que les jeunes, mais comme on est jeune, c'est le problème ».

« Chez les adultes c'est pire, et les vieux ils boivent tous les jours, alors ».

« Vous voyez une différence vous entre nous et les adultes ? Ils se fracassent pareil ».

Un jeune nous dira même *« mon rapport à l'alcool, il est adulte »*.

Pourtant, cela n'empêche pas tous ces jeunes de tenir à leur tour des propos alarmistes lorsqu'ils évoquent la consommation des plus jeunes. Nos interviewés ont tous entre 16 et 21 ans et décrivent les 14-15 ans, les jeunes, de la même manière que les adultes s'expriment sur eux.

« Je trouve qu'ils commencent de plus en plus tôt, vers 14-15 ans ». (Jeune de 18 ans)

« Ils abusent les jeunes aujourd'hui, ils prennent une cuite tous les week-ends ». (Jeune de 20 ans)

« A 15 ans c'est l'âge de la puberté t'as autre chose à penser que de te bourrer la gueule tous les week-ends ». (Jeune de 21 ans)

« Tout le monde pense que de dire qu'on peut passer une bonne soirée sans alcool c'est moralisateur, pas tant que ça ».

« Faut pas se leurrer ça arrive de plus en plus tôt, mais c'est un phénomène de mode, les jeunes ils n'aiment pas le goût, c'est du fun qu'ils recherchent ». (Jeune de 19 ans)

« Quand tu vois des gamins de 15 ans qui se torchent et qui font des comas, ce n'est pas croyable...Ils ne savent pas boire, même pas raisonnablement ». (Jeune de 18 ans)

« J'ai l'impression que cela commence de plus en plus jeune ».

Certains moins nombreux, disent et pensent le contraire.

« J'ai l'impression qu'ils se calment (les plus jeunes), c'est moins pire que nous ». (Jeune de 18 ans)

« A mon époque on buvait bien plus, on fumait, les jeunes aujourd'hui, ils se calment » ; (Jeune de 19 ans)

Nous n'avons pas trouvé d'autres éléments qui peuvent rendre compte de ce positionnement particulier qui stigmatise les plus jeunes. Nous y reviendrons ultérieurement notamment dans les hypothèses de travail soulevées par ce verbatim.

B. « Raconte-moi ta dernière soirée »

Nous commençons nos entretiens par cette formulation, qui n'est pas en soi une question, mais qui nous permettait de rentrer directement dans le sujet. Tous nos jeunes, sans exception soulignons-le, ont pu narrer rapidement un récit se mettant en scène. Nos jeunes avaient donc tous participé à une soirée, qui, lorsque nous leur demandions d'en préciser la date, remontait dans les deux, trois derniers jours. La période de fin d'année et de vacances scolaires (juste après le réveillon), où se déroulaient les entretiens, explique sans doute cela.

Le mot employé le plus souvent par les jeunes pour désigner la fête est celui de « *soirée* », à qui ils ajoutent le qualificatif « *grosse* », lorsqu'elle promet des excès en tout genre. Les souvenirs de la « *grosse soirée* » sont ceux du nouvel an, pour bon nombre, mais d'autres apparaissent dans les discours, moins formels et qui ont laissés plus de traces. La fête est érigée en véritable art de vie pour ces jeunes, qui l'attendent, l'espèrent et qui se trouvent quelques fois déçus par sa teneur, trop « *tiède* », pas assez folle, trop cadrée, trop conventionnelle. En fin de compte ce qui fait « *la grosse soirée* » c'est l'ambiance et l'alcool qui y contribue.

« Samedi dernier, ou non, plutôt celle du nouvel an, les autres soirées, c'est plutôt des petites soirées entre nous. Le nouvel an, on en profite, on est jeune...C'était la grosse soirée de l'année. On était 50-60, chacun est venu avec une bouteille d'alcool et on avait demandé 10 euros par personne, avec on a acheté de la bière, pas mal de vodka et de la nourriture. On s'est pas couché, on a bu jusqu'au lendemain matin ».

« C'était un anniversaire, je suis arrivé, la famille était là, on a commencé à boire 2-3 verres de punch, puis on est passé à table, pareil, 2-3 verres, puis avec le gâteau on a bu du champagne, et quand les parents sont partis on a tous sortis les alcools forts, Ricard, whisky, tout ce qui est bien fort quoi ! Chacun avait amené sa bouteille, ça faisait pas mal ! Généralement c'est les stocks qui nous épuisent, on n'arrive jamais à les finir, on a les yeux plus gros que le ventre...Moi j'emmène l'alcool que j'aime, du Ricard. En général j'arrive toujours en soirée avec, c'est ce qu'on fait tous, on vient avec l'alcool que l'on aime ».

C. Où ? Quoi ? Comment ? Avec qui ? Pourquoi ? Combien ?

Ces questions nous ne les avons pas posées, trop inquisitrices, fermées, mais nous espérons trouver des réponses dans le fil du discours. Cela s'est avéré juste, car tous ces points ont été abordés spontanément dans les récits, et nous pensions y puiser des éléments essentiels sur la manière de faire usage de l'alcool. Mais la tâche s'est avérée plus complexe que prévue devant le contraste des situations, et l'impossibilité de faire des moyennes de consommation, de participation à des soirées. Celles-ci sont beaucoup trop irrégulières et ne permettent pas de saisir la particularité du boire chez cette population.

En effet selon « l'ambiance » de la soirée, du lieu, des personnes présentes, les quantités peuvent être nulles ou importantes. C'est le contexte, le cadre de l'action, le moment, qui va générer l'alcoolisation, en fonction de la lecture que le jeune aura de la situation. Son comportement sera donc défini en fonction de cette situation, sur son interprétation, sur le public présent et entraînera la manière de boire, ou de ne pas boire. Le « un peu » ou « se lâcher » n'est donc pas forcément un acte prédéterminé en amont de la soirée mais s'inscrit dans un ensemble d'interactions bien

spécifiques.

Les lieux de consommation les plus cités sont les appartements prêtés par les parents, les maisons de campagne qui permettent de « *coucher sur place* », les prés... Tout est prétexte à l'organisation d'une soirée mais nous retrouvons le plus souvent cités « *l'anniversaire des amis* ».

« *Les soirées c'est dans un appart* ».

« *Généralement c'est dans un appartement* »

« *C'était pour l'anniversaire d'une copine* ».

« *A la campagne, dans une maison* ».

« *Les grosses soirées c'est toujours dans la maison du mec qui organise, ou à la campagne, c'est mieux, on est isolé, on gueule et il y a personne pour rien dire. En plus on peut dormir sur place* ».

« *Dans un champs, il n'y avait personne, on a fait des jeux et on a bu* ».

Soulignons que ces lieux sont des lieux privés, sans adulte. Les bars, ou autres endroits de consommations ne sont cités que comme lieu de passage, de « transhumance » entre « le before » et « l'after » mais n'est pas le lieu où on boit. Le prix de l'alcool est l'un des éléments mis en avant pour justifier ce choix :

« *On ne va pas se torcher dans un bar compte tenu des prix* ».

« *Il y a les before, et les after, une grosse soirée il faut que ça dure* ».

« *En boite une bouteille c'est 75 euros, ça fait 10 euros chacun environ* ».

« *La soirée c'est jamais dans les bars* ».

« *C'est trop cher* ».

« *On ne va pas en boite pour boire, on n'a pas les moyens* ».

« *On achète l'alcool avec notre argent de poche, l'argent qu'on a à Noël, pour notre anniversaire...* ».

« *C'est vrai que nos sous ils vont pas mal là-dedans (l'alcool)* ».

« *On met entre 10 et 12 euros par bouteille* ».

Une seule exception le prix du « blanc cassis » produit tendance chez les plus jeunes en raison du prix du pichet et qui fait à nouveau son apparition dans les bars proches des lycées, et des universités.

« Dans un bar où on commande des pichets de blanc cassis, 3 euros le pichet ».

« On prend des pichets c'est le moins cher ».

L'alcool s'achète en grande quantité juste avant la soirée, en grande surface, par pack de vingt quatre ou plus pour les bières. C'est toute une organisation, une manipulation qui nécessite un conducteur, une voiture pour le transport, un stockage...

« On a acheté un pack de bière de vingt quatre ».

« On est allé chez Métro, on a rempli la voiture ».

« On achète la bière par pack entier, c'est plus facile et cela revient moins cher ».

La bière est l'alcool le plus cité par les jeunes, largement en tête de tous les autres. Cette boisson tient une place particulière dans les manières du boire juvéniles, non seulement en raison des quantités absorbées, mais parce qu'elle est la seule qui échappe à la pure fonction sociale de la consommation d'alcool. La bière est consommée pour son goût, les jeunes l'apprécient pour cela, pour calmer la soif, lorsqu'il fait chaud, et en dehors d'un contexte festif.

« Moi j'aime la bière pour son goût, quand il fait chaud une bonne bière ça fait du bien ».

« L'hiver, dehors je n'ai pas très envie de boire une bière par exemple ».

« La bière c'est ce qu'on boit le plus ».

« C'est surtout de la bière, de la Kro (Kronenbourg) ».

Tous les genres d'alcool sont cités par les jeunes, mais ce produit n'échappe pas aux tendances, à la mode. La vodka semble la boisson phare du moment, et apparaît dans tous nos entretiens. Nous retrouvons ensuite le whisky, le Ricard, le rhum et dans une moindre mesure toutes les autres boissons fortes en alcool : Get27, gin, Manzanna...

Ce qui est recherché dans ces boissons c'est leur degré d'alcool, non pas leur goût. Nos interviewés ne mentionnent jamais le plaisir lié à la dégustation du produit, qu'ils mélangent d'ailleurs avec des sirops ou autres sodas à forte teneur en sucre. Par contre ils précisent le

nombre de verres absorbés dans la soirée :

« J'ai bu entre 8 et 10 bières dans la soirée, sachant que j'ai commencé à boire vers 21h et que j'ai bu jusqu'à 04h du matin, donc sur 7 heures cela fait une bière toutes les quarante minutes, ce n'est pas excessif ».

« J'ai bu 24 bières dans une soirée et des verres de whisky ».

« Des alcools forts toujours et de la bière ».

« Le maximum que j'ai bu : 20 bières, une demie bouteille de vodka et des verres de rhum ».

« Hier j'ai bu 7-8 Ricard et après des bières ».

« J'ai bu 7-8 vodkas, puis après on a mangé et pour digérer j'ai pris 3-4 Get27, j'ai bu beaucoup d'eau pour m'hydrater, ça permet d'aller mieux et d'éviter le mal de crâne ».

« On commande tous des vodkas ».

« Dans le groupe on boit de la vodka, mais on aime beaucoup le whisky ».

« On boit de tout, de la vodka, du whisky, de la Manzanna... ».

« 15 bières, du whisky pendant la soirée ».

Lorsque nous essayons avec eux de cerner davantage les motivations de cette prise d'alcool, nous recueillons essentiellement des items sur l'idée de fête, de plaisir, de rire :

« Pour oublier toute la pression de la semaine, faut bien se lâcher, rire ».

« T'es libre, l'alcool ça libère, tu t'amuses ».

« Pour être bien ».

« On rigole plus facilement ».

« On est jouasses ».

« Ça nous rend plus sensibles ».

La prise d'alcool n'est jamais dissociée « du boire ensemble ». Le « boire seul » n'apparaît qu'une seule fois et marque un comportement plus pathogène chez cet interviewé. Pour tous les autres, boire, c'est boire entre amis, c'est la fonction conviviale, sociale de l'alcool qui est mis en avant. La perception du « boire seul » est celle du malade alcoolique et reste fermement condamnée par notre public. Ce dernier trace ainsi les contours d'un « bien boire », le leur, qui

prohibe toutes autres manières de faire, un « mal boire » jugé très sévèrement par une jeunesse sans complaisance pour ce qui n'est pas eux. Ainsi la bonne façon de faire est d'abord être jeune et en groupe :

« Avec des copains ».

« Ensemble ».

« Entre jeunes ».

« Faut être un groupe de jeunes ».

Puis respecter la règle de la temporalité du « bien boire », la soirée :

« Boire pour faire la fête le soir, la nuit »

« La grosse soirée, faire la fête » »

« Dans une soirée pas dans un bar »

« Pas dans la journée on n'est pas des alcoolos ».

Prendre des verres d'alcool tendance :

« Pas du gros rouge quoi, on ne boit pas trop de vin ».

« C'est la fête, on boit de la vodka, on se fait des shooter »

Ne pas boire tous les jours :

« On boit que pour faire la fête, ce n'est pas tous les jours »

« Moi je bois pas, sauf pour faire la fête »

« Moi je ne bois jamais à table, c'est qu'en soirée ».

Et surtout être bien dans sa tête :

« Moi je bois pour m'amuser, parce que je vais bien, si je vais pas trop bien j'ai pas envie de boire. Je ne suis pas une alcoolique ».

Ces jeunes décrivent la figure du mauvais buveur, celui de l'alcoolique, âgé, seul, dans un bar, qui boit dans la journée et mal dans sa tête, agressif... Nos interviewés parlent aussi d'autres jeunes qui ne respectent pas ces règles du « bien boire » et qui sont eux aussi décrits comme déviants, marginaux, alcooliques, drogués. Nos jeunes ordinaires sont eux aussi des entrepreneurs

de moral comme les autres.

D. La fête, l'ivresse, l'alcool

L'alcool est toujours associé à la fête. Le thème de la fête est présent dans tous nos entretiens. C'est une véritable injonction. « *Il faut faire la fête* ».

La fête doit se faire, se vivre, se penser comme un véritable art de vivre. A tout prix. Elle se veut moment de rupture, « *parenthèse nécessaire* » entre les études et le quotidien.

Elle rassemble, et rend cohérent des groupes qui s'y retrouvent. Mais de la même manière elle marque ceux qui n'en sont pas. Elle exclut plus qu'elle unit. On appréhende les invitations, en être ou ne pas en être, qui permettront de rentrer dans le cercle. Une fois à l'intérieur il faut montrer que l'on maîtrise la situation, comprendre ce qui se passe, les règles du jeu et adapter sa façon d'être, le « bien boire », et se montrer digne de ce moment, si l'on veut continuer à être invité. Il faut montrer que l'on s'amuse, que l'on fait la fête, que l'on est « *libre* », « *heureux* », « *détaché* », « *bien dans son corps* ».

C'est à ce moment là que l'alcool intervient comme marqueur, facilitant le passage d'un état à un autre. C'est l'ivresse qui est recherchée, cet état selon le Larousse « où le cerveau est troublé par l'action de l'alcool », cet état de « transport, d'excitation » qui rend la fête possible. L'ivresse permet la « *rencontre* », « *le contact* », « *l'échange* », tous ces mots qui renvoient à l'autre, à un autrui *sensible*. L'ivresse n'apparaît pas dans les récits entachée d'une aura négative, ni construite autour d'anecdotes de souillures. L'ivresse n'est pas la saoulerie. Laissons à un jeune enquêté le soin de définir cette différence, belle synthèse des opinions exprimées : « *L'ivresse : c'est un état d'esprit, la saoulerie c'est un état physique* ».

« *C'est génial, tu es joyeux, ça aide à danser mieux à aller voir les gens* ».

« *Tu vas voir des gens que tu ne connais pas, tu discutes avec eux* ».

« *Tu vas vers des gens à qui tu n'aurais même pas parlé* ».

« *C'est trop bien et on recommence même si tu as été malade à crever* ».

« *Ça nous rend plus sensibles* »

« *On est euphorique* ».

« *Moi je suis timide, bon pas trop mais quand même, alors tu bois, t'es bien tu passes de bons moments* ».

« J'aime cet état où tout d'un coup, tu parles, tu t'ouvres, t'es à l'aise, tu vas vers les gens ».

E. Autres consommations : cocaïne, LSD, taz....et Red Bull

L'alcoolisation était notre thème central, mais nous avons en tête également l'objectif de recueillir des récits sur d'autres pratiques de consommation. Nous ne retrouvons pas dans les entretiens de référence aux drogues dures ou douces, ni aux produits licites ou illicites. Ce qui marque la frontière entre ces domaines reste le champ de ce qui se fume, s'avale, se gobe et ce qui s'injecte. La banalisation du cannabis est un fait, tous ont croisé ce produit, la majorité l'a expérimenté au moins une fois, la plupart ne le consomme pas régulièrement. Les autres produits n'apparaissent que très rarement, et aucun ne se déclare consommateur. La cocaïne est citée, ainsi que le LSD, les trips et taz. L'héroïne et les autres produits ne sont jamais cités.

« Oui bien sûr j'ai fumé des joints, j'ai essayé ».

« Faut pas psychoter, de l'herbe du shit, ok on en trouve, mais le MDMA, LSD, trips, champignons taz et tout ce n'est pas si fréquent ».

« C'est du chimique ».

« Le cannabis on a plus ou moins tous essayé ».

« Le cannabis en général oui, j'ai testé, mais uniquement ça ».

« A la campagne ce qui dérange ce n'est pas tellement le rapport à l'alcool c'est plus le rapport à la drogue ».

Citons quand même que le Red Bull apparaît comme produit, au même titre que l'alcool, et que certains parlent de ses effets psychoactifs.

« C'est de plus en plus à la mode ».

« La vodka Red bull oui c'est sûr, mais c'est un effet de mode ».

« C'est à cause de la pub ».

« Ça donne la patate ».

F. Les parents : exemple à suivre ou à ne pas suivre...

Les parents reviennent souvent dans les entretiens, plutôt pour souligner l'absence de problème relationnel et une relative bonne entente. Le modèle éducatif qu'ils disent avoir reçu est plutôt compréhensif, voir permissif sur la question de la consommation d'alcool et de cannabis, alors qu'il est décrit comme strict en ce qui concerne les études.

« Avec mes parents l'alcool c'est interdit, mais bon ils ont évolué, ils sont plus compréhensifs ».

« Mes parents du moment où je n'ai pas de problème au lycée, ils ferment les yeux ».

« Mes parents ils sont cools ».

« Mes parents ils savent que je fume la cigarette, mon frère fume un peu de shit, ils le savent aussi, ils le laissent faire ».

« Ils savent que je gère bien, et en plus j'ai des bonnes notes à l'école, donc ils n'ont rien à dire ».

« Mes parents, ils me disent : « Profites en quand t'es jeune » ».

« Ils savent que je fais la fête, que je fume, je ne dis pas qu'ils sont super heureux, mais bon ils ne disent rien ».

« Ils m'engueulent, bien sûr, quand ils ont vu que j'avais pris une cuite et tout ça, mais je sais qu'au fond ils trouvent cela normal, ils disent que ça fait partie de la jeunesse ».

La plupart des jeunes rencontrés disent pouvoir parler de ce sujet avec leurs parents sans trop de difficultés et ne rien *vouloir* leur cacher. Ce « *vouloir* » est important car de nombreux jeunes ne disent pas tout, loin de là, à leurs parents. Les raisons évoquées ne sont pas toutes semblables. Certains mettent en avant le besoin de les protéger, d'autres encore la nécessité de garder un jardin secret, une intimité, tout ne doit pas être rendu public ; d'autres mettent en avant la peur de les décevoir, de les blesser ; enfin argument plus rare avancé, l'incompréhension des parents devant ce phénomène et la peur d'une réaction disproportionnée :

« Il n'y a plus de tabou entre nous, l'alcool on en parle, ils savent qu'on fait des conneries mais comme ils les ont fait avant nous ».

« Ils ne le savent pas, je ne trouve pas l'utilité de leur dire parce que tout ce passe bien ».

« La seule chose que je leur cache c'est le cannabis, je ne veux pas trop les décevoir ».

« Moi je ne leur dis pas tout quand même, je cache des choses quand même, j'aime pas trop leur montrer que je suis saoule, mais ils comprennent ».

« Mes parents ils ne sont pas trop au courant ».

L'exemplarité des parents est plutôt instrumentalisée a contrario.

« Quand je vais chez mon père il me propose tout le temps un apéro, c'est pas le grand bourrage de gueule quand même ».

« Ma mère elle m'offre un demi ».

« Mes parents ils fument, ils boivent, mais ce ne sont pas des alcooliques, c'est des bons vivants, ils aiment faire la fête et tout ».

« Au réveillon, je vous dis pas dans quel état la famille elle était. Ma mère elle chantait ».

« Il y a toujours l'apéro pour les amis ».

« Avec mes parents on parle, ils me disent ce qu'ils ont fait quand ils étaient jeunes, alors ils ne peuvent pas trop interdire... ».

« De toute façon on a tous été jeune ».

« Eux aussi ils ont pas mal picolé ».

G. Les filles

Les entretiens font aussi ressortir l'augmentation de la consommation d'alcool chez les filles. Elles sont souvent citées par les garçons comme un phénomène nouveau, et par les filles elles-mêmes comme une pratique ordinaire. De plus la vision négative de l'ivresse féminine s'estompe. Les récits mettent en scène de nombreuses filles ivres mortes sans que les propos contiennent des termes péjoratifs pour les décrire. Ces images choquent moins, et sont incluses dans une même rubrique, celle de la fête. Les garçons font simplement le constat qu'elles tiennent bien moins l'alcool.

« Dans le groupe, il y a 30-40% de filles, elles boivent moins mais elles boivent bien quand même ».

« J'ai beaucoup de copines qui boivent aussi ».

« Les filles, garçons même combat ».

« Moi je suis dans une bande où il y a plus de garçons que de filles, mais il y en quand même, et leur problème, c'est qu'elles sont toujours dans des états minables ».

« Les filles elles sont souvent vite par terre ».

« J'ai l'impression que dans les villages les filles elles boivent, en tout cas bien, plus qu'en ville ».

H. Avoir 18 ans

Contrairement à l'idée avancée sur le franchissement de ce cap, sur cette autonomie présupposée qui permettrait encore plus d'accès à la fête et au boire, les récits font apparaître une position beaucoup plus contrastée. Nous nous retrouvons face à deux positions contraires : soit l'arrêt des excès, ou plutôt leur modération, soit une augmentation des conduites festives. Elle correspond à la fin du lycée, à l'entrée à l'université, au départ de la maison familiale pour continuer ses études, chacun trouvant dans ces nouvelles étapes des raisons pour diminuer ou augmenter sa consommation d'alcool.

Un autre point important développé dans nos entretiens est celui du permis de conduire qui joue un rôle prépondérant dans cette prise de conscience. Nombreux jeunes mettent en avant leur position de jeune conducteur en même temps que leurs nouvelles responsabilités.

« Avoir 18 ans ça a fait l'effet inverse que je pensais. Quand j'avais 17 ans je me disais que je pourrais faire tout ce que je voudrais, que je sorterais tout le temps avec ma voiture, et depuis je me suis calmé, bien calmé, et c'est plus cool ».

« Avoir 18 ans cela ne change rien du tout, ça permet de passer le permis, mais pour faire la fête pas plus, pas moins ».

« Le permis cela permet de prendre conscience des risques de l'alcool au volant ».

« Une fois le permis en poche tu n'as pas envie qu'on te le supprime. En plus t'a pas envie non plus de devenir un assassin ».

II. Comment nous le disent-ils ?

Nous nous intéresserons aux mots du boire d'un double point de vue : après en avoir présenté la forme, le contenant, nous chercherons à situer le contenu du vocabulaire, et de trouver le sens, un sens à ces « maux du boire ».

A. « Se lâcher »

Le mot est dit, prononcé à plusieurs reprises dans les entretiens. C'est « le mot » qui est censé tout expliquer, tout dire et justifier la prise d'alcool.

« Détendre, desserrer » selon le Larousse qui ajoute « Cesser de retenir, laisser échapper ». « Se lâcher » comme se sentir libéré, mais de quoi au juste ?

La fête permet la rupture, l'alcool de se lâcher et les maux du boire rappellent la fracture, la distension. Notre sentiment face à l'emploi exclusif, abusif, de ce terme, est qu'il est lié avec le contrôle, la maîtrise de soi. Ce qu'on l'on cherche à lâcher, à abandonner pour quelques heures c'est ce contrôle permanent de l'image raisonnable, trop sage, trop policée, trop lisse, qui colle à la peau de cette jeunesse ordinaire. Quitter l' *hexis corporelle*⁸, adopter ou essayer d'adopter pour quelques heures, dans la magie de l'instant festif, d'autres codes, d'autres normes, d'autres civilités ordinaires et croire encore pour quelques instants que la rencontre, la communication avec l'autre est possible.

« C'est bien de boire parce que tout le monde va se lâcher, c'est une petite euphorie en plus ».

« L'alcool permet de se libérer, de se lâcher, c'est un peu magique ».

« Je me lâche complètement avec l'alcool ».

« Je me lâche encore plus avec de l'alcool ».

« Tout le monde se lâche, tout le monde rigole, c'est le délire ».

« Si tout le monde se lâche, c'est génial, l'ambiance » .

⁸ Ce concept lié à l'habitus est emprunté à Pierre Bourdieu. L' *hexis corporelle* est un ensemble de dispositions pratiques corporelles, manières de se tenir, de parler, de marcher...

« *Sans alcool je ne peux pas me lâcher* ».

« *L'alcool c'est pour se lâcher complètement* ».

B. Les maux du boire !

« *Décuver, se torcher, se bourrer, être bourré, déchirer, se déchirer, se mettre minable, se torcher, se défoncer, s'éclater, être cassé, se mettre une caisse, se laminer, se fracasser, être assommé, être blindé, se biturer, s'arracher, se saouler, être pompette, picoler, être raide, se décalquer, se murger, être allumé, s'entamer, se mettre en portefeuille, vomir ses tripes...* ».

Il y en a d'autres sans doute qui ont échappé à notre vigilance, d'autres que nous avons mal compris malgré les enregistrements et que nous n'avons pas pu retranscrire. La majorité de ces expressions renvoie au champ lexical de ce qui est cassé, déchiré, fracturé, fractionné ; au plein, aussi, au trop plein, sorte de remplissage, d'un avalage sans fin, qui produira bientôt l'effet contraire.

C. « Vomir ses tripes »

Tous les récits comportent ces scènes violentes. Les jeunes racontent ce moment particulier où ils sont malades « *à crever* » et où ils « *vomissent leurs tripes* ». Nous avons choisi de consacrer quelques lignes à cette expression qui trahit un autre registre que celui annoncé depuis le début, la fête, le plaisir, la rencontre. Ici nous sommes dans le registre de la maladie, voir dans le thème de la mort, puisque le jeune dit « *avoir été malade à en crever* ».

De plus exposer ainsi ce que l'on rejette, c'est dévoiler un morceau de son intimité, ce qui est caché, à l'intérieur, ce que d'habitude on ne montre pas et que l'on cache dans l'intimité des toilettes. « *Vomir ses tripes* » est une expression très imagée. Les utilisateurs se mettent plus qu'à nu, puisqu'il est question d'entrailles. Les jeunes l'emploient sans pudeur dans leur récit, où on

les suit jusque dans les toilettes. Nous avons été frappé par ce déballage, par cette exposition du ventre, par la facilité à livrer les détails et aussi par le plaisir provoqué par ces histoires.

« *J'ai vomi comme je n'avais jamais vomi* ».

« *Je ne pensais pas qu'il était possible de vomir comme ça. J'ai bien du vomir pendant une heure* ».

« *Je n'arrêtais pas de vomir, j'ai squatté les toilettes pendant au moins deux heures* ».

« *Impossible de me lever, j'étais couché et je vomissais* ».

« *Je marchais à quatre pattes, je vomissais* ».

« *Je pouvais même plus vomir tellement j'avais vomi* ».

« *Elle vomissait, elle faisait que vomir, elle avait trop bu* ».

« *Vomir, tu passes ta soirée dans les WC* ».

« *Quand tu arrives à une soirée, t'as intérêt à repérer les toilettes* ».

Malgré la violence de ces scènes, le désir de la fête et de l'ivresse seront à nouveau recherchés, les accumulations d'expériences permettront juste d'être le moins malade possible et de ne pas trop « *vomir ses tripes* ».

D. Les jeux du boire. Les shooter

Le récit des soirées est jalonné de pratiques de jeux à boire. Outre leur côté ludique, c'est leur fonction sociale que nous voulons souligner ici. La pratique de ces jeux rassemble, crée un groupe et une ambiance. L'alcool est consommé ensemble et signe l'appartenance au groupe. Celui qui ne veut pas boire, ne peut pas jouer. Il n'est pas pour autant exclu du groupe, cela dépend du nombre de participants. Si le groupe est trop restreint, le non joueur abstinent risque de « *casser* » la soirée, de « *plomber* » l'ambiance et de se sentir responsable de ce ratage. Dans l'autre cas les joueurs ont besoin de spectateurs, qui par leurs cris, leurs encouragements participeront à l'ambiance et seront membres d'un même groupe.

Le plus souvent ces jeux nous sont décrits dans leur aspect le plus joyeux, le plus récréatif, mais quelques jeunes font référence à des souvenirs où il est plus question de défis à relever, de combats, que d'un simple amusement.

Nous citons les principaux, les plus « célèbres » ceux qui font l'unanimité et qui sont pratiqués à l'échelle nationale, en sachant que n'importe quels jeux de société traditionnels peuvent être détournés en jeux à boire.

« On a créé un jeu de l'oie autour de l'alcool avec des cases pour faire boire les gens, des trucs de gamin, mais c'est histoire de donner un thème à la soirée et faire participer tout le monde ».

Les shooter: très en vogue aujourd'hui, et même pratiqués dans certains bars, ou soirée publique. Ce jeu consiste à mettre de l'alcool dans des shoots, petits verres d'alcool, de les aligner en face des participants et de les boire cul sec.

« Les shooter, moi je trouve cela sympa, les shooter de whisky ça ne me dérange pas d'en boire, on s'amuse ».

« C'est l'esprit de compétition qui ressort tout de suite ».

« Il y a aussi tous les jeux d'opposition, les défis, les duels, les face à face : les cul secs, celui qui réussit à finir le plus vite possible ».

Les alcooliers suivent cette mode et commercialisent des jeux prêts à être utilisés.

« On est allé à maxi-toys pour acheter un jeu de casino, un truc avec une roulette où il y a écrit bois une dose, deux doses et dans la mallette il y a 8 shooter ».

Le caps : ce jeu consiste à faire tomber une capsule de canette de bière avec une autre capsule.

« Le caps, chacun à sa bière devant lui avec la capsule débouchée et retournée. Avec d'autres capsules on doit dégommer les autres, si la capsule tombe il faut boire ».

« Les caps, c'est un jeu avec des bières, tu perds tu bois, tu gagnes remarque, tu bois aussi ».

Les jeux de centres de vacances détournés: La vache qui tache, qui consiste à se rappeler du nombre de tâches du joueur. A chaque erreur le joueur doit boire un verre et multiplie ainsi le nombre d'erreurs possibles.

« La vache qui tâche c'est un jeu débile, mais tu t'amuses un max. Pour te fracasser y'a pas

mieux, et pour mettre l'ambiance idem ».

Le quart de singe : même principe que le précédent mais avec des lettres.

« Le mec il était tellement bourré qu'il ne se souvenait même plus de la dernière lettre, et on était tellement fracassés qu'on a déliré comme ça toute la soirée ».

La pyramide : *« Il y a aussi le jeu la pyramide. C'est un jeu de carte, on donne une carte au hasard et on dit rouge ou noire et si la carte annoncée sort on doit boire ».*

E. Binge drinking ? Speed drinking ?

Nous terminerons cette partie sur une expression qui ne fait pas encore partie de leur vocabulaire. Ce mot n'apparaît jamais spontanément dans les récits, et lorsque nous leur soumettons, il n'évoque pas non plus des faits précis. Ici, comme pour les professionnels rencontrés, il reste étroitement lié à la diffusion de reportage que les jeunes se souviennent d'avoir vu. Il n'est pas non plus associé à des pratiques que les jeunes ont pu observer de manière directe. Les autres termes synonymes, biture express, alcool défonce ne provoquent pas davantage de parole.

« Binge... ? C'est quoi ça ? C'est du gros bourrage de gueule ? ».

Autre exemple :

« -Binge drinking cela te dit quelque chose ?

-Non, non...

-Et biture express ?

-Non, toujours pas

-Alcool défonce ?

-Ça veut dire se droguer par l'alcool ? Si c'est ça, nous on évite, on est raide dans le groupe, mais depuis trois ans qu'on boit personne n'a jamais fait ça».

« Binge drinking, oui je connais un peu, j'ai vu des émissions à la télé ».

« C'est le truc aux USA, ils partent sur la plage pendant les vacances et avec le soleil ils sont complètement défoncés ».

« Ce n'est pas du binge drinking, c'est plutôt du speed drinking, tu as trois heures et tu dois boire vite ».

III. Ce qu'ils en disent

Il est question ici de s'arrêter sur ce que les jeunes enquêtés disent de leur alcoolisation, des risques encourus, de leurs perceptions de la prévention et de comprendre comment leur souci de soi et des autres traversent toutes ces dimensions.

A. Les risques du boire : coma éthylique, le trou noir, violences, agressivité...

Nous avons souhaité aborder dans cette partie ce que les jeunes disent sur ces abus, sur les risques du boire. C'est une façon de revenir sur l'après soirée, un retour après l'effervescence, le tumulte euphorique des lendemains de fête. Tous abordent les risques liés à la consommation d'alcool sans se sentir coupables des excès qui émanent de leurs récits. Le ton est plus tendu, aucun ne tire vraiment de gloire de ces moments précis où les belles lumières de la fête disparaissent, s'estompent pour laisser place à un aspect plus sombre. Trois « risques » sont cités par les jeunes, que nous faisons apparaître en respectant la hiérarchisation donnée. Ce sont des risques immédiats il n'est jamais fait allusion aux risques qui peuvent apparaître plus tard, la maladie, l'alcoolisme...

Le coma éthylique est fréquemment cité non pas comme une expérience pratique que l'on a traversée, mais comme une menace, le risque majeur dont on veut se protéger. Un seul entretien contient la description d'une telle expérience, sans notons-le, que cette jeune personne emploie le terme de coma éthylique.

« J'ai bu toute la bouteille, je me suis sentie vraiment pas bien et j'ai dormi et après je me suis réveillée à l'hôpital ».

Les autres utilisent, abusent même de ce terme médical à la fois pour nous montrer qu'ils connaissent les risques et qu'ils savent s'en protéger, au moins dans les paroles.

« *Nous dans le groupe, on reste assez prudent, on est raide mais personne depuis trois ans n'a fait un coma* ».

« *Le risque c'est le coma éthylique* ».

« *Le coma c'est le risque, alors on fait attention* ».

« *Le coma on fait gaffe, si un du groupe commence à dormir et qu'il est trop mal alors on le lève, on le fait bouger, faut pas qu'il dorme* ».

« *J'ai jamais vraiment vu de coma éthylique, mais on reste prudent, on boit, beaucoup même, mais on mange, on essaye d'arrêter avant* ».

« *Le coma je sais que cela existe, c'est le risque majeur, on nous l'a dit* ».

L'expression est aussi détournée de son sens premier lorsque les jeunes évoquent les lendemains difficiles de fête, lorsqu'ils « comatent » la journée entière. Belle image pour dire « *le mal de crâne, la fatigue, les nausées, l'envie de rien* » ; toute une série de maux qui prolongent le souvenir de la fête. Dans ces moments précis, on jure de ne plus jamais recommencer, mais dès que ces épreuves s'estompent le désir est plus fort que le mal et « *on se sent plus fort que les produits* ».

Ces récits s'accompagnent souvent de référence au « *trou noir* », trouée mnésique où le passé s'efface. Seules quelques traces, le lendemain, viennent rappeler la fête.

« *Je me souviens de rien, dans cette soirée, je me souviens de rien, à part que je me suis cassée une dent ; je me suis réveillée, j'avais des traces de coup et une dent cassée, comment ? Alors ça...* » (Jeune fille 16 ans).

« *Je me souviens plus de ce qui s'est réellement passé* ».

« *Rien le trou noir, je ne me souviens pas bien de ce qui s'est passé* ».

« *J'ai mélangé beaucoup d'alcool ce soir-là, et après je ne me rappelle de rien* ».

« *Je me suis réveillée le lendemain sans aucun souvenir de la soirée* ».

« *Le vrai trou noir, rien, impossible de me rappeler ce que j'ai fait. J'ai dû pas mal boire pour en arriver là...* ».

Le dernier risque est celui des débordements de violence, de l'agressivité et des bagarres provoquées par l'alcool.

« Quand la soirée dérape ça peut mal tourner, on fait des conneries, y'a des problèmes ».

« Il y a toujours des embrouilles avec l'alcool, enfin presque ».

« Le risque c'est que l'on se foute sur la gueule ».

« Il y en a toujours qui ne supportent pas l'alcool, ça les rend agressifs et ça peut mal tourner ».

Enfin soulignons que ces risques ne perturbent pas plus que cela nos enquêtés, qui disent attendre *« la prochaine »* avec impatience.

B. La prévention : « ça sert à rien ! »

Arrêtons-nous sur ce que ces jeunes disent et pensent de la prévention. Quel est l'impact des campagnes et du discours préventif sur ce public ? Nous ne sommes pas en mesure d'analyser tous les messages, ni toutes les politiques publiques dans ce domaine. C'est à partir de ce que les jeunes disent de ces communications que nous avons organisé cette partie, en essayant de comprendre comment passe-t-on de *« ça sert à rien »* au *« quand on boit on ne conduit pas »*.

Les jeunes sont unanimes lorsqu'ils évoquent la prévention, elle est immédiatement inscrite dans le registre négatif de son *« inutilité »*, *« inefficacité »*... Ils se montrent pourtant prolixes lorsque nous abordons ce thème.

Premier constat ce sujet les intéresse. Ils se montrent sévères, jugeants et réfutent en bloc le discours moralisateur contenu dans ce qu'ils appellent *« la prévention »*. Deuxième constat ce n'est pas l'idée même de prévention qu'ils veulent voir disparaître, *« ils sont pour »*, mais une certaine manière de la faire, de la penser, de la produire. Mais de quelle prévention parlent-ils ? Essentiellement de celle qu'ils ont eue à l'école, au collège, au lycée. Celle-ci, a laissé semble-t-il, des souvenirs peu élogieux, quelque soient les territoires d'inscription de nos jeunes interviewés.

« Toutes les années j'ai eu de la prévention; je trouve ça un peu bête, ils arrivent, ils disent faut

pas trop boire, tout ça et ça marche pas ».

« La prévention, je ne t'en parle pas même pas. Il y a deux cas : soit cela donne envie d'essayer tous les produits, soit c'est un discours de nuls pour les nuls ».

« La prévention ça peut pas être devant des groupes de trente quarante personnes ».

« Si c'est pour nous dire c'est pas bien alors là...faut qu'ils restent dans leurs camions ».

« Moi je me souviens au collège qu'ils arrivaient et qu'ils nous disaient qu'on allait mourir à 50 ans. J'ai pas trop la solution, mais ce type d'approche c'est pas la bonne ».

« La prévention ça n'empêche pas les gens de boire, il faut juste ne pas conduire c'est tout ».

« Ce n'est pas avec notre prévention française que ça va changer, ce n'est pas de la bonne prévention, et je le sais je suis pompier volontaire alors. Moi je pense plutôt sur des images violentes, des photos en condition réelle ».

« Les campagnes c'est : ce que tu fais ce n'est pas bien, le dire comme cela c'est inutile ; sur moi en tout cas ça n'a jamais eu de résonance ».

« Pour moi il ne faut surtout pas faire de la prévention en disant c'est bien ou c'est mal, il faut surtout chercher à comprendre ».

C. Prévention routière, « Boire ou conduire, on a choisi, on dort sur place !»

Contrairement à ce qui est dénoncé dans le paragraphe ci-dessus la prévention routière apparaît elle, comme positive. Elle est totalement intégrée et intériorisée dans le discours des jeunes rencontrés qui font sans cesse appel aux phrases chocs pour justifier de leurs responsabilités.

« Quand tu bois, tu ne conduis pas ».

« Boire ou conduire, il faut choisir ».

Le seul interdit que nous ayons trouvé et formulé dans le cadre de cette enquête, reste celui-ci l'interdit de la conduite sous l'emprise de l'alcool. Là aussi les jeunes sont unanimes et dénoncent les conduites jugées comme « irresponsables de ceux qui prennent le volant

complètement pétés » et condamnent la transgression élémentaire des règles de sécurité.

« On boit mais on ne conduit pas, on trouve toujours des solutions ».

« Moi je suis piéton, mais si j'avais un scooter je rentrerais à pieds ».

« Il y a en un toujours qui ne boit pas, toujours, c'est vraiment rentré dans les mentalités ».

« Si je bois je ne conduis pas ».

« On est super prudent avec ça »

« On ne déconne pas avec ça, c'est sacré ».

« Si je sais que je ne conduis pas je peux me permettre de boire ».

« Quand on conduit on ne boit pas, maintenant il y a toujours SAM ».

La baisse des accidents de la route, et de la mortalité liée à ceux-ci semblent confirmer cette prise de conscience. Si nous voulons nous interroger sur les raisons qui ont poussé les jeunes à « se montrer » raisonnables et à laisser le volant, il faudrait sans doute approfondir le contenu de chacun des messages de prévention. Ceux de la prévention routière ne concernent pas le risque alcool et ne visent pas l'alcoolisation massive, mais la réduction des risques d'accident. C'est sans doute pour cela que ces campagnes ont produit des effets positifs indéniables sur la baisse des accidents mais qu'elles sont dénoncées par les tenants d'une réelle prévention de l'alcoolisme chez les plus jeunes.

C. Souci de soi, souci de l'autre

La peur du gendarme n'est pas le seul argument mis en avant par nos jeunes interviewés. Si le permis « jeune conducteur » est fragile et ne supporte pas la moindre transgression, c'est bien le souci de soi et des autres qui apparaissent comme les éléments majeurs de cette prise de conscience. Patrick Dessez⁹ nous rappelle que « les démarches de prévention s'inscrivent dans une dimension de prévenance, c'est-à-dire d'attention à soi, de délicatesse et de respect de l'autre

⁹ « Adolescents, et conduites à risques, prévention et écoute », sous la direction de P. Dessez et H. de la Vaissière, ASH professionnel, 2007.

considéré comme sujet ». C'est bien cette dimension là, que nous retrouvons dans les propos des jeunes et qui nous permet de dire qu'ils sont les premiers acteurs de prévention, de leur prévention.

« Dans les soirées j'y vais pour penser aux autres, pour passer une soirée avec les autres mais je fais gaffe à moi, je pense à moi aussi ».

« On boit toujours en faisant attention au minimum, on fait attention aux uns et aux autres ».

« On fait super attention aux copains, s'il y en a un qui ne va pas bien, qui a déjà vomi, on le couche, on le met en position latérale de sécurité et on fait attention à lui ».

D. Leur prévention : nouveaux phénomènes, nouvelles organisations

Ce souci de soi et des autres se traduit par la mise en place de nouvelles organisations. Chacun met en avant son sens des responsabilités, et rivalisent de stratagèmes pour les mettre en action. Souvent nous retrouvons dans leurs propos des consignes de sécurité issues de campagne de prévention :

« On s'organise, personne ne reprend la voiture, il y a quelqu'un qui garde les clés comme dans les boîtes, et il y a toujours une pièce avec des sacs de couchage et des couvertures pour faire dormir ceux qui ne peuvent pas repartir ».

Plusieurs insistent sur les modalités d'autocontrôle ou d'auto-surveillance qu'ils mettent en place :

« On se surveille ».

« On couche sur place ».

« On ne sait jamais ce qui peut arriver, alors il y en a toujours deux ou trois qui ne boivent pas, même si on n'a pas de voiture ».

« On désigne un volontaire (sic) qui ne boit pas et sa mission est de nous surveiller, c'est plus sécuritaire. L'autre fois par exemple il y avait une nana complètement fracassée, elle commençait à se désaper et tout, et bien on était sous contrôle ».

« Il y avait des garçons plus vieux pour ramasser ceux qui étaient par terre ».

Les normes de sécurité sont elles aussi bien intégrées, en tout cas en parole, et la vigilance est de mise :

« Il faut s’amuser et faire attention ».

« J’avais vraiment trop bu, et je ne connaissais pas encore mes limites, et mes potes ils m’ont dit de me calmer, ils étaient là pour me ramener ».

Bien sûr ces discours sont tenus à froid, les jeunes se montrent hyper-raisonnables, et ils se mettent en scène comme des héros de la prévention. Pourtant les exemples donnés, montrent aussi, que pour la plupart, ces préceptes sont suivis et respectés.

IV. L’apprentissage ou la perception des effets

Dans ce chapitre nous voulons montrer que l’alcoolisation festive est un processus soumis à un apprentissage, à une expérimentation. Nous avons pu entrevoir précédemment que la consommation d’alcool chez les jeunes, répond à un certain nombre de normes qui tracent une frontière entre le bon et le mal boire. Boire pour faire la fête, s’amuser, délirer, être dans l’ambiance cela s’apprend.

« Faire la fête, boire pour être dans l’ambiance, c’est pas du premier coup qu’on vise juste, il faut essayer plusieurs fois pour arriver à trouver la dose qui convient ».

A. La première soirée, « Souvenirs mémorables ! »

Le début du parcours. Les souvenirs liés à cette « première » ne sont pas forcément bons. Souvent associés aux vacances, nous retrouvons la période d’été comme la première occasion qui leur a été donné de faire la fête. Ils ont pour la plupart entre 14 et 15 ans et viennent de terminer leurs

études au collège :

« J'ai commencé à boire à 14 ans, c'était la première fois que je buvais, j'étais avec des copains, j'étais en 3^{ème}, c'était les vacances »

. La fête est automatiquement liée à la nuit, à cette temporalité qui va permettre de franchir ce qu'ils attendent tous, *« faire une nuit blanche »*. Bien peu arriveront au bout de la nuit, trop ivres, trop malades pour voir le jour se lever, mais tous décidés à se servir de cette première expérience pour *« réussir au prochain coup »*.

B. La première cuite, « On a été malade ! »

Là aussi, les récits font apparaître des souvenirs de ce premier moment, qu'ils justifient en disant *« on voulait essayer », « on voulait voir l'effet que cela faisait »*.

Les souvenirs ne sont pas meilleurs et fortement associés au dégoût ressenti lors du premier verre d'alcool fort :

« C'était infect vraiment, ça brûlait un max ».

Ce premier acte ne se déroule jamais seul, il est associé au groupe de copains, aux meilleurs amis. Généralement il est volontaire, *« on a pris la bouteille dans le bar de mes parents et on a bu »*, ou provoqué par des jeux incitatifs que des plus initiés mettent en œuvre pour provoquer leur ivresse :

« C'était ma première soirée, je devais rentrer pas trop tard, on a fait un jeu, et je me suis retrouvé dans un sale état, j'ai rien vu venir ».

« J'avais 14 ans, j'étais avec mon frère, on a bu des bières, je me suis retrouvé fracassé ivre mort, j'ai vomi, vomi... ».

« Hola, je m'en souviendrais de ma première cuite...J'avais rien compris, je ne savais pas ».

Il y a peu de souvenir liés au plaisir, les références lexicales renvoient plutôt à l'épreuve qu'il faut surmonter :

« J'avais qu'une envie, rentrer vomir, me coucher, il était à peine 21h, j'étais minable, je pensais qu'à durer un max sans vomir partout ».

Sur le moment rien d'amusant, c'est après, dans la mise en scène de l'histoire que tout va devenir *« marrant »* :

« C'était marrant ma première cuite, j'étais déchiré grave, je racontais n'importe quoi et il paraît même que je me suis pissé dessus ».

Nous pouvons trouver aussi dans les entretiens certaines références à « un savoir », à la maîtrise de compétences qu'il faut mettre en œuvre pour « durer », « gérer la soirée », un ensemble de savoir-être et de savoir-faire à mobiliser pour « s'éclater ».

C. Gérer, durer, ne pas vomir... Boire, s'hydrater, manger ou la réduction des risques

Le but d'une soirée c'est de pouvoir « s'éclater » le plus longtemps possible, « durer », donc « savoir gérer » sa consommation et son état d'ébriété. L'objectif n'est pas de boire le plus rapidement pour se défoncer, mais au contraire de boire, de continuer à boire pour être en permanence dans un état d'ivresse qui soit encore contrôlé.

Le contraire du binge drinking.

Dur exercice, que de trouver un équilibre dans l'excès, qui par définition, n'en connaît pas. Il faudra quelques participations à des soirées pour maîtriser l'art du boire et terminer la nuit.

« Je fais gaffe sinon je n'arriverais pas à tenir la soirée, faut pas tomber ».

« Le plus dur en fin de compte c'est de boire dans la durée, sans tomber avant, tout en gardant le rythme ».

« On sait gérer maintenant, y'a du changement, on n'est plus des gamins ».

« On boit de temps en temps maintenant, on boit bien on n'a plus rien à prouver ».

Cet apprentissage, se fait par tâtonnements, par expérimentations au fil des soirées :

« Je sais maintenant avec mon expérience qu'il faut éviter les mélanges ».

« Je sais qu'il faut boire beaucoup d'eau, manger pour éviter d'être super malade ».

« Moi je m'hydrate toute la soirée en buvant beaucoup d'eau, et je mange régulièrement comme ça je prends moins de risque ».

Il n'y a pas d'apprentissage théorique, et les propos tenus par les plus anciens, les initiés sont sujets à caution.

Il faut goûter, se tromper, s'égarer, payer le prix de tout cela et en tirer les conséquences pour continuer à avancer, à grandir jusqu'à la prise de conscience que tout a une fin, et qu'il « faut arrêter ». Cela se traduit dans leur propos par « *J'ai grandi maintenant* », « *J'ai mûri* », ou encore « *J'ai muré* », belle contraction de « je suis devenu plus mûre ».

D. « J'arrête ! »

C'est l'arrêt du parcours, la fin d'un processus commencé quelques années plus tôt. Ceux qui ont atteint ce stade nous parlent de ce moment où ils se sont dits : « j'arrête ». Les raisons évoquées sont multiples, mais toujours en lien avec une expérience marquante, décisive.

« J'ai eu une prise de conscience personnelle, après toute une série de fêtes du style : tu te bourres la tronche, tu finis par vomir, on te porte pour aller te coucher et tu te réveilles avec la tête qui fait la taille de la Tour Eiffel, donc après cette prise de conscience, j'ai compris direct que ce n'était pas forcément bien pour mon corps, et que l'on commence à devenir associable ; donc je bois moins ».

« J'ai eu une prise de conscience par rapport à ma consommation le jour où j'ai vu des personnes picoler pour picoler, se bourrer la gueule pour se bourrer la gueule, c'était pas cool ».

« C'est fini je ne me mets plus dans des états minables, j'ai trop embêté d'amis avec ça et puis tu ne passes pas une bonne soirée et tu profites même pas de tes amis, alors j'ai dit : « j'arrête ! » ».

« Moi j'ai arrêté car mon cousin il s'est fait tuer à cause de l'alcool ».

« J'ai décidé d'arrêter de boire comme un trou parce cela m'amenait plus rien ».

« J'ai arrêté un peu de boire, et j'ai bien fait, c'était pour passer le temps, maintenant je me suis casé, j'ai trouvé une copine, je suis devenu plus sérieux, j'ai muré » (Jeune 20 ans).

V. Nos limites ! L'âge de raison.

Nous arrivons maintenant à l'ultime chapitre de ce rapport. Il sera question d'interroger les limites de l'excès au regard même de ceux qui les pratiquent. Ce titre, comme celui sur la parole des adultes, « No Limit », est issu des paroles recueillies et illustre parfaitement cette dichotomie entre l'autocontrôle proclamé et revendiqué par les uns, et le laisser-aller déraisonnable pour les autres. Nous réagissons, rappelons-le, sur du discours, et nous opposons deux constructions sémantiques, tout en sachant que nos jeunes passent d'un registre à l'autre, c'est-à-dire qu'ils savent « *se contrôler* », mais qu'ils savent aussi « *se lâcher* ». Ils ne sont jamais que l'un ou que l'autre, mais les deux à la fois, comme le sont la plupart des adultes.

A. « Je connais ma limite »

Ces récits comportent toute une série de condamnation : l'alcool au quotidien, le boire seul, le boire dans une temporalité diurne, l'alcool au volant, rarement l'excès en lui-même qui est même parfois valorisé. Tous font appel à la maîtrise de soi pour évoquer la question des limites, des limites qu'ils disent se fixer. Ce « nos limites », c'est-à-dire celles qu'ils se donnent, est un appel à la raison, à la connaissance réelle ou présumée qu'ils ont de leurs corps, des effets de l'alcool, des risques. Reconnaissons-le, ils maîtrisent assez bien pour la plupart ces interactions et ont une bonne connaissance de leur seuil de tolérance. L'appel à la raison fait aussi écho « aux lumières », à un savoir pratique, expérimenté, le leur, qui vient se heurter à un autre savoir, celui des *experts*, plus « *obscur* » plus conceptuel, théorique, virtuel.

Ils connaissent trop bien les arguments de ces experts, qui parlent de pathologies, d'alcoolisme, de pratiques inquiétantes, pour décrire ce qu'ils pensent faire avec raison. C'est pour cela qu'ils insistent autant sur leurs limites, sur cet aspect raisonnable qu'ils veulent à tout prix faire passer et réfuter ces images d'une jeunesse irréfléchie et inconsciente.

« J'ai des limites maintenant, avant j'en avais pas, mais j'ai appris qu'il fallait mieux en avoir, ça rend trop malade et ce n'est pas forcément agréable ».

« Je me limite, je me dis doucement, attention ».

« J'avais aucune limite les premières fois, mais vite, j'ai appris à les mettre ».

« On connaît nos limites et on sait à quel moment on doit s'arrêter. On n'est pas assez fou pour continuer à boire si on n'est super mal ».

« Je suis un minimum responsable quand même ! ».

« Tout le monde connaît ses limites de toute façon ».

« On ne connaît pas toutes nos limites, mais on sait comment s'arrêter ».

« On connaît nos limites, on n'est pas raides mort affalés par terre, on connaît nos limites ».

« Si on estime que c'est la bière de trop, ou le verre et que ça va nous gâcher la soirée et bien on ne boit plus ».

B. « Je ne suis pas un alcoolique ! »

L'alcoolique c'est toujours un autre, un repoussoir que les jeunes mettent en avant pour se garantir du risque. L'alcoolique n'est pas un sujet, il n'existe pas en tant que personne mais en tant qu'objet de dépendance. La dépendance à l'alcool signe en même temps la pathologie alcoolique et la normalisation de leur rapport à l'alcool. Ils ne sont pas alcooliques parce qu'ils ne sont pas dépendants. Ils s'en défendent, l'affirment, se justifient. Ce n'est pas du déni ou de la dénégation, mais une réassurance de ce qu'ils sont, par ce qu'ils ne veulent pas être.

« Non, je ne suis pas un alcoolique, je sais que je peux tenir longtemps sans boire ».

« Je ne me sens pas du tout un alcoolique ».

« Je peux tenir plusieurs semaines sans boire ».

« Jamais je me suis dit j'aimerais boire, il faut que je boive, j'en peux plus, ça c'est l'alcoolique ».

« Même si je sais que les alcooliques ne se définissent pas comme alcoolique, moi je ne le suis pas ».

« Si dans une soirée je bois, tant mieux, si je ne bois pas, tant mieux aussi, je ne suis pas dépendant ».

« Tu bois, tu oublies un peu la pression, oui je sais cela fait un peu alcoolique, j'avoue mais c'est histoire de se libérer et après on arrête ».

« Le principe de l'alcoolique c'est surtout boire pour oublier, nous ce n'est pas pareil, enfin pas tout à fait, nous c'est pour s'amuser ».

C. L'entrée dans la carrière : la perte de soi (l'oubli de soi)

Nous terminons par l'unique témoignage d'un jeune dont le rapport à l'alcool s'inscrit dans une relation pathogène. Un entretien, aussi dense soit-il, ne permet pas d'aller au-delà d'hypothèses. Nous pouvons juste souligner les contrastes marquants entre un certain nombre de points qui opposent ce jeune à tous les autres.

Le premier est celui de l'âge de la première alcoolisation, *« J'avais 12 ans »*, et des circonstances l'ayant entraîné *« C'était juste après la mort de mon père »*. Le contexte n'est plus celui de la fête, de la convivialité et du rassemblement du groupe de copain, *« J'ai bu pour oublier et raconter mes problèmes »*, *« Je bois par rapport à mes problèmes »*.

La perception des effets de l'ivresse est rapide, et avancé comme argument principal, *« J'ai compris que j'étais (et non que j'avais) moins mal, que tout était moins prise de tête »*. Ce mode de consommation devient routinier.

« Il faut que je boive un peu ou que je fume un peu et après voilà ça commence l'effet recherché, voilà ça commence l'effet ».

« Je ne peux pas prendre un verre et m'arrêter, si je bois c'est pour atteindre un certain effet ».

La perte de soi est recherchée ici alors que l'on trouve davantage les signes d'un boire pour être soi chez tous les autres.

« J'oublie tout, enfin je cherche à oublier, à tout oublier ».

« Le matin je fume un peu de shit, pour me mettre bien, l'alcool ça me met en dehors de moi ».

D'autres signes pourraient se rajouter à ce portrait, la déscolarisation en cours, le décrochage scolaire. Nous avons hésité à présenter ce portrait qui présentait trop de caractéristiques attendues. Le risque serait de faire croire à la simplicité d'une lecture reposant sur des indices aussi marqués et de caricaturer le jeune à problème alcoolique.

Après réflexion nous avons décidé de garder ces éléments du récit, qui se sont présentés comme tel, et de penser que c'est en creux que l'on fait l'expérience de l'altérité, lorsque l'on fait face à

un univers qui n'est pas celui de l'ordinaire et que tout devient problématique. Ceci fonctionne aussi a contrario pour tous les autres experts, ceux que Michel Fize appelle les « *docteurs es adolescence* », et qui ne voient chez les jeunes que des conduites pathogènes.

CONCLUSION

LES JEUNES DES ADULTES COMME LES AUTRES ET VIS VERSA...

Cette étude, petite chronique de paroles recueillies au fil de nos rencontres, s'achève et dépasse quelque peu la présentation d'un simple verbatim. Nos *parlants* nous ont conduit vers d'autres mots que celui de binge drinking, sur d'autres pistes qu'il va falloir maintenant explorer. Cet écrit n'a pas d'autre ambition que de vouloir ouvrir un débat et de mettre toutes ces paroles au travail. Plusieurs points ressortent sur *ces maux* du boire :

- D'une part l'association alcool et fête. L'alcool n'est pratiquement jamais consommé en dehors de ces moments particuliers. Peu de travaux portent sur les fêtes juvéniles contemporaines, sur ces moments particuliers où les jeunes *se lâchent*. Ces contextes doivent être pris en compte au risque de passer à côté du problème et permettraient sans doute de développer certaines formes de prévention situationnelle : être présent dans les lieux, dans l'action, sur les lieux du boire et de la fête, lors des grands rassemblements festifs, concerts, festivals...La fête donne un cadre à la prise d'alcool, un cadre qui fixe des limites sans cesse repoussées par la consommation d'alcool. La fête permet le boire, donne une raison à la déraison...

Il n'existe pas de jeune mais plusieurs jeunesses, et il n'existe pas non plus qu'une manière de boire mais des usages et des pratiques hétérogènes qui varient selon le cadre, le moment festif, le lieu, l'âge. Nous pouvons émettre alors l'hypothèse qu'il existerait un parcours de l'alcoolisation juvénile, un espace temps de trois périodes : les 14-15 ans qui s'initient pour la première fois à l'alcool, aux ivresses, et qui ne s'inscrivent pas encore dans des pratiques festives. Ce sont les années fin de collège. Ensuite les 16-18, les années lycée, avec des pratiques plus régulières de fêtes, et les 18-21 ans les années fac.

- Autre notion importante pour comprendre le sens de ces pratiques, l'ivresse, qu'il reste à interroger dans sa recherche systématique. L'alcool est apprécié pour ses effets, non pas pour son goût. C'est l'ivresse qui est recherchée, toujours associée à des valeurs positives

comme la rencontre, la mixité, le désir de partage, la convivialité, la joie, le rire... Il est peut être question, ici, de partager le même plaisir dans un semblant de communauté.

- Ces trois premiers points soulignent l'importance d'une réflexion sur les territoires de la prévention, sur ce qui pourrait être appelé « des politiques de prévention micro territorialisées » laissant la place à des expérimentations et à des actions de terrain novatrices visant à l'information, à la prévention et à surtout à la régulation des comportements festifs et à risque. Une réflexion sur la notion de « transgression socialement acceptable » et sur les acteurs de la régulation de cette transgression, reprises dans la conclusion d'un précédent rapport¹⁰, ouvrent d'évidence sur l'espace des décisions opérationnelles.

- Autre point qui nous semble important à travailler en terme de prévention : le développement des compétences psychosociales des jeunes. Permettre à des adolescents de réactiver ou de développer leurs ressources sociales, est l'un des moyens pour apprendre à se préserver des risques. Ces démarches, développées par P. Dessez¹¹ ou Edith Tartar Goddet¹², s'inscrivent dans les courants dominants du développement personnel et sont des éléments importants pour apprendre entre autre, à se responsabiliser, à connaître ses capacités, ses ressources et ses limites.

- Dernier point, la mise en pratique d'un néologisme: « Vigiler ». Nous nous trouvons face à un public qui change rapidement, dans sa manière de voir et de vivre la fête, et dont les prises de risque évoluent constamment. Des tentatives de régulation déplacent la problématique vers d'autres écueils, celle des politiques encore trop lourdes, décalées par rapport à cette dynamique. Nous pourrions pallier ces dysfonctionnements par des systèmes de partage-action, par une plus grande réactivité, et tenter de conjuguer un verbe

¹⁰ Rapport sur les comportements festifs lors du Printemps de Bourges 2008. Recherche dans le cadre de l'expérimentation Prévention, grands rassemblements festifs et nouveaux comportements de consommation des jeunes, projet soutenu par la MILDT. CEMEA, François Chobeaux, Thierry Morel.

¹¹ Adolescents et conduites à risques, Prévention et écoute, ASH professionnels, 2007

¹² Développer les compétences sociales des adolescents par des ateliers de parole ; Retz, 2007

qui n'existe pas : « vigiler », c'est-à-dire rester constamment sur des positions d'observation-action pour être en mesure de réagir sur les terrains mêmes de la fête, face à des comportements qui eux aussi évoluent.

Terminons cette chronique de l'ordinaire festive en laissant les mots de la fin au poète Pablo Neruda qui souligne si bien l'ennui de celui qui ne prend jamais de risque.

**Il meurt lentement
Celui qui ne voyage pas,
Celui qui ne lit pas,
Celui qui n'écoute pas de musique,
Celui qui ne sait pas trouver
Grâce à ses yeux.**

**Il meurt lentement
Celui qui détruit son amour-propre,
Celui qui ne se laisse jamais aider.
Il meurt lentement
Celui qui devient esclave de l'habitude
Refaisant tous les jours les mêmes chemins, celui qui ne change jamais de repère,
Ne se risque jamais, à changer la couleur de ses vêtements
Ou qui ne parle jamais à un inconnu.**

**Il meurt lentement
Celui qui ne change de cap
Lorsqu'il est malheureux
Au travail ou en amour, celui qui ne prend pas de risques
Pour réaliser ses rêves,
Celui qui, une seule fois dans sa vie
N'a fui les conseils sensés.**

**Vis maintenant !
Risquer-tu aujourd'hui !
Agis tout de suite !
Ne te laisse pas mourir lentement !
Ne te prive pas d'être heureux !**

Pablo Neruda.